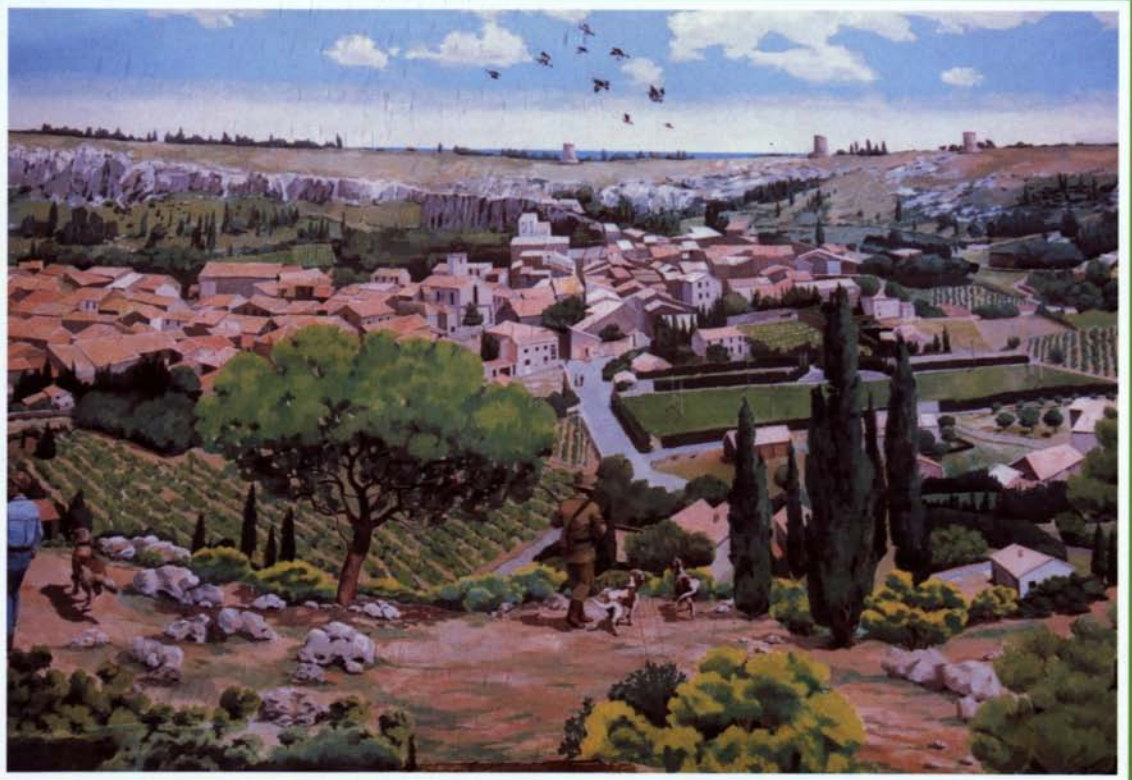


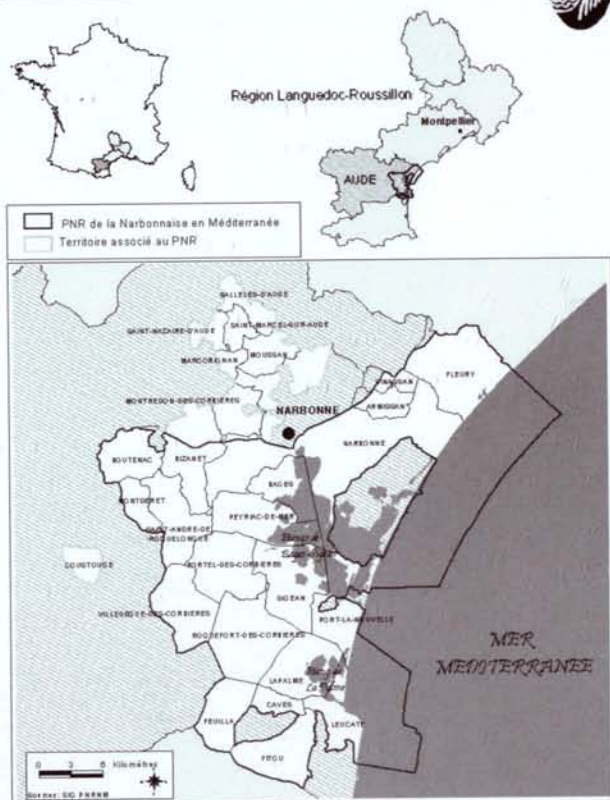
Christiane Amiel

Entre garrigues et rivages
Paroles de chasseurs



Garae Hésiode
Parc naturel régional de la Narbonnaise en Méditerranée

Parc naturel régional de la Narbonnaise en Méditerranée



Le Parc naturel régional de la Narbonnaise en Méditerranée

Avec ses 80.000 hectares, entre les étendues humides et les zones sèches, le parc est un territoire contrasté où les falaises calcaires surplombent les étangs. Situé dans le département de l'Aude, en Région Languedoc-Roussillon, il regroupe vingt communes (et sept communes associées), pour la plupart situées sur le bassin versant du vaste complexe lagunaire (étangs de Bages-Sigeac, de Pissevaches et de La Palme), il représente en France l'un des derniers grands sites naturels préservés de cette ampleur et de cette diversité en bordure de Méditerranée. Il est d'ailleurs, avec la Camargue, une étape majeure pour la migration et l'hivernage des oiseaux.

Milieus naturels ou anthropiques très marqués, la mosaïque des paysages ne peut se concevoir sans les activités qui lui sont liées : pêche, viticulture, salins et... chasse. Pour le Parc naturel régional, au-delà de l'intérêt culturel et social de

son activité, le chasseur est un partenaire privilégié de la gestion patrimoniale du milieu : hydraulique des marais, connaissance des espèces, aménagements cynégétiques sont les fruits durables de sa passion.

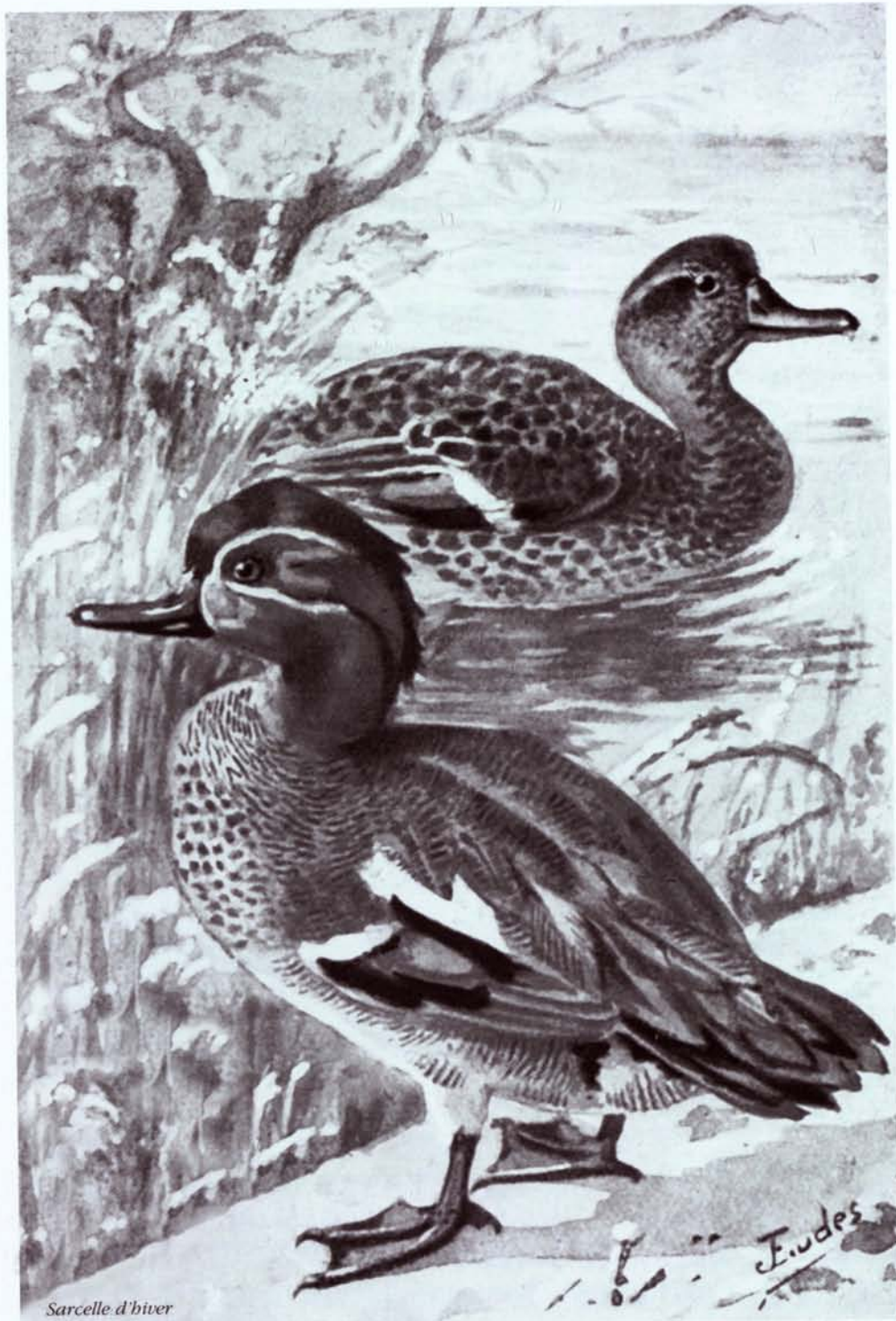
Cet ouvrage a été réalisé à partir d'enquêtes orales effectuées auprès des chasseurs en Narbonnais, en collaboration avec Jean-Pierre Piniès. Édité avec l'ethnopôle Garae, il témoigne du programme des « Archives du sensible », porté par le Parc naturel régional, dont l'objectif est de connaître, collecter, valoriser le patrimoine immatériel pour témoigner de l'évolution du territoire, de mémoire d'homme. Usages, savoir faire, représentations : ces Archives sont celles du temps présent, portées par la parole vive de ceux qui habitent ce territoire et qui sont habités par lui : pêcheurs des lagunes, chasseurs de gibier d'eau, viticulteurs des Corbières, travailleurs des salins...

Christiane Amiel

Entre garrigues et rivages Paroles de chasseurs



Garae Hésiode
Parc Naturel Régional de la Narbonnaise



Sarcelle d'hiver

Sommaire

Introduction. Une tradition en évolution	p. 7
Chasses	p. 13
Le sanglier	p. 14
En attendant les palombes	p. 23
Le gibier d'eau	p. 29
Pratiques	p. 57
Le temps de l'initiation	p. 58
Manger	p. 61
Sur les traces des chasseurs	p. 75
Polysémie du braconnage	p. 83
Ecritures	p. 89
Annexe. L'administration de la chasse	p. 102



Introduction

Une tradition en évolution

Un phénomène de société

La chasse est, dans l'Aude, un phénomène social de première importance. Elle fait partie intégrante du patrimoine culturel, au même titre, par exemple, que les châteaux cathares ou la civilisation viticole.

Axées autour de la légitimité ou non de la pratique, les discussions actuelles sur la chasse ont souvent pour conséquence d'effacer cet aspect capital. Entre partisans et détracteurs, il semble que l'on se trouve en permanence sommé de choisir un camp, cette obligation conduisant à faire l'économie d'une étude, détaillée et sereine, sur les pratiques contemporaines.

La chasse n'est pas un simple conservatoire de traditions anciennes. Il nous semble important de rappeler qu'elle s'inscrit dans la modernité et que ses façons de dire et de faire évoluent avec la marche du monde. Hier personne ne parlait d'écologie, le mot n'existait pas, aujourd'hui tout le monde en parle, les chasseurs plus que les autres. Pas seulement pour se défendre des critiques qui leur sont faites et parce que l'écologie fait désormais partie de la conscience collective, mais aussi parce qu'ils ont le sentiment d'être à la pointe du combat. La chasse d'aujourd'hui n'est pas la même qu'il y a cinquante ans, cela ne veut pas dire qu'elle a perdu sa vitalité, au contraire. Les traditions ne sont figées que lorsqu'elles sont mortes, une tradition vivante est une tradition qui bouge, qui évolue avec son temps, et c'est bien le cas de la chasse.

Au cœur du monde naturel

Des Corbières intérieures aux Corbières maritimes et au pays narbonnais, les zones de chasse découpent l'espace en trois territoires sensiblement différents, le maquis, le terroir cultivé essentiellement occupé par la vigne, la bordure maritime. Les savoirs sur la chasse s'accompagnent d'une connaissance topographique et naturaliste liée à chacun de ces espaces. Mais, ceux-ci ne sont pas seulement des territoires géographiques, ce sont aussi et surtout des univers symboliques investis de valeurs particulières. Les gibiers qui y vivent sont chargés d'attributs différents, et les hommes qui y chassent semblent, à leur tour, marqués, comme par assimilation, par les mêmes qualités distinctives.

Au-delà de la variété même des techniques qu'elle implique, la diversité des types de chasse, au grand ou au petit gibier, avec ou sans le chien, aux oiseaux ou à terre, traduit l'ensemble des rapports que l'homme entretient avec le milieu naturel. C'est ainsi, par exemple, que les chasseurs, dans leurs courses tantôt plutôt sportives, tantôt plutôt contemplatives, relient deux pôles opposés : celui d'un monde sauvage essentiellement perçu comme un univers dangereux qu'il convient de maîtriser, et celui d'une nature, lieu d'harmonie idéale.

Du prédateur au gestionnaire

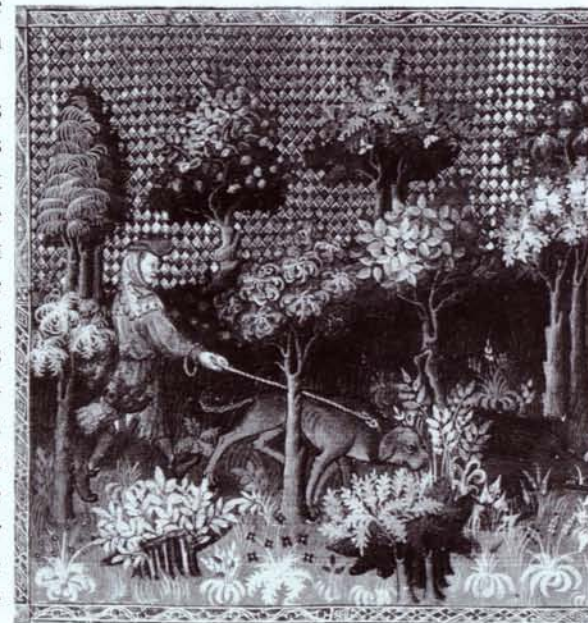
« Avant tout le monde puisait dans " la réserve naturelle ". Et on pensait que c'était inépuisable. Tout le monde puisait, tout le monde tirait, mais il est bien évident qu'il n'y avait, par ailleurs, aucune restitution, on ne posait jamais aucun gibier. C'était une période extrêmement faste. En gros, entre la chasse autorisée au fusil, le piégeage des lapins pour défendre les vignes et les jardins, on chassait toute l'année. Mais c'était une période particulière où l'agriculture française était déjà très développée. Même dans notre région nous avions de la luzerne, nous avions du blé. Dans les Corbières, on avait du blé ! Donc les oiseaux s'arrêtaient, ils pouvaient manger. Aujourd'hui qu'ont-ils ? Rien ! Quand ils



arrivent, en hiver, les terres sont désherbées, c'est tout nu ! Ils ne font que passer. Il n'y a qu'un animal qui est arrivé à une prolifération extraordinaire, c'est le sanglier. Il s'en tue 11 000 dans l'année. Dans l'Aude. Et il y en a tellement qu'ils font toujours des dégâts, malgré les prélèvements qu'on fait. Cette année, il a fallu payer près de 4 millions de francs de dégâts ».

Le discours actuel sur la chasse oppose toujours hier et aujourd'hui, le temps de l'âge d'or et celui de la fin. Ici, comme ailleurs, c'est le développement technologique qui est accusé d'être à l'origine des transformations du milieu : les constructions en bord de mer, les autoroutes, la pollution par les produits chimiques, le recul des terres agricoles... Confrontés à une raréfaction du gibier, sensibilisés aux questions de la protection de l'environnement, les chasseurs sont passés d'une activité de stricts prédateurs à celle de gestionnaires de la nature. Plans de chasse, réglementations et interdictions diverses, aménagements d'abreuvoirs et de cultures à gibiers, création de réserves, comptage des animaux, toute une série de pratiques nouvelles ont ainsi vu le jour qui semblent inverser l'ordre des choses, puisque c'est, maintenant, au chasseur qu'il incombe de veiller à la nourriture et à la survie du gibier. Pour autant, la chasse ne saurait être confondue avec une activité ordinaire d'élevage, ni être réduite au cliché d'une simple survivance des temps passés où l'homme chassait pour manger. La réalité est plus complexe et montre que si, incontestablement, il est devenu gestionnaire, le chasseur continue toujours de se penser dans son rôle traditionnel de prédateur. C'est ce qui distingue la passion de la chasse de la simple passion de la nature :

« Quand je faisais des photos, on faisait des approches drôlement dures. Mais, il faut que je vous dise, au moment du clic, c'était pas le moment du pan ! Rien à voir. Je ne peux pas l'expliquer... Maintenant, je suis là, je n'ai pas envie de chasser. Si je me mets en action de chasse, je vais avoir d'autres réactions. Je réveille quelque chose chez moi. On est capa-



Chasse au sanglier médiévale

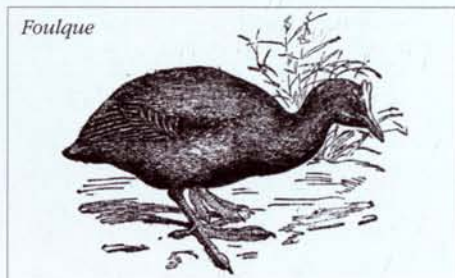
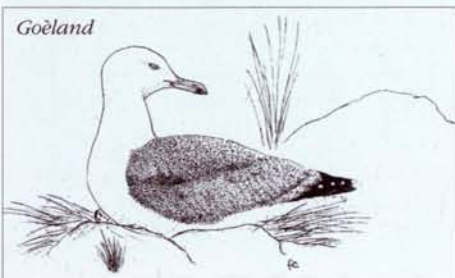
ble de faire beaucoup de choses en action de chasse. Alors que quand je suis dehors, quand je vais observer les animaux, les perdreaux, je les observe à la jumelle, je leur porte du grain, je n'ai pas envie de tuer un perdreau. Je ne suis pas là pour ça. Je ne suis pas en action de chasse. Mais le jour où je vais me mettre en action de chasse et aller au perdreau, ce jour là, les souliers vont fumer ! La photo c'est bien, l'observation c'est extra, mais la chasse c'est autre chose ».

Tout a évolué

« Avant tu lavais les tripaillles du gibier, tu les donnais aux chiens, c'était la part du chien. Maintenant ça ne se fait plus parce que les chiens sont habitués à manger des croquettes, alors ils n'en veulent plus. Avant, aussi, celui qui tuait le sanglier, il avait droit à la tête. Alors on faisait du pâté de tête. Aujourd'hui il y a neuf femmes sur dix qui ne veulent pas préparer un pâté de tête. Il faut dire que toutes les femmes travaillent et que préparer une tête ça prend du temps. Et comme, la plupart du temps, il n'y a plus de boucher dans les petits villages, il n'y a personne pour la préparer. Aujourd'hui c'est difficile d'arriver à la maison avec une tête de sanglier de 50 kilos ! Pleine de poils ! Les dents comme ça ! Et qui saigne ! Tu mets ça sur la table, tu as tous les enfants qui crient « au secours » et qui s'en vont en courant ! Ils n'ont pas vécu ma génération, où ma grand-mère poursuivait les canards, les attrapait, leur mettait la tête sur le billot, et pouf ! un coup de bache. Voilà c'était comme ça, on avait une conception comme ça. Cet oiseau était bien considéré toute sa vie durant, bien nourri, tout ça, mais il y avait un objectif et un programme comme on dit. Il n'était pas pour faire joli. On l'aimait bien, eh, mais il avait une destination... ».

« On est des prédateurs »

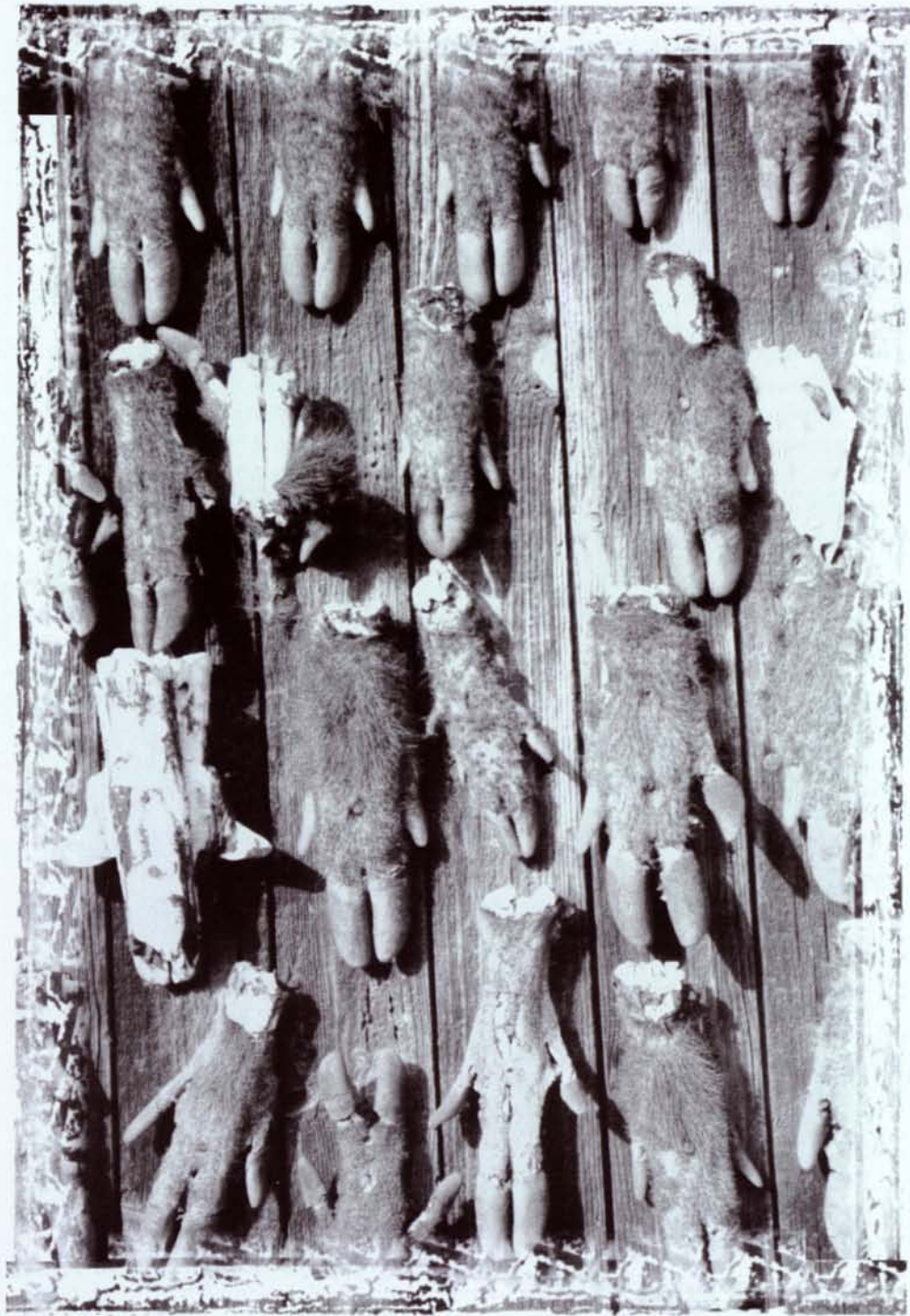
« Les goélands attaquent les foulques. Et c'est un peu l'inverse du loup et des moutons, les foulques sont noires et les goélands sont blancs. Mais ça fait penser à ça, avec les couleurs inversées. Alors, pour attaquer, quand ils en sentent une qui est plus faible, ils essaient de la séparer du groupe. Alors elles, elles se massent, elles se massent, des fois elles sont une centaine, et les goélands essayent d'en isoler une, et, quand elle est isolée, ils l'attrapent, ils la prennent en l'air. Ils lui donnent un grand coup de bec. Parce que la foulque est un animal qui se défend. Il y a des animaux qui se défendent, et il y a des animaux qui ne se défendent pas. La foulque est un animal qui se défend, avec bec et ongles ! Elle griffe ! Et quand elles sont vraiment serrées, qu'elles



sont vraiment attaquées par les goélands, que les goélands ont vraiment faim, il y en a même qui sont sur le dos, avec les griffes en l'air ! Et les autres sont serrées, serrées. Elles sont là, elles se rapprochent du bord. Alors, nous, on rampe dans les herbes, et on essaie de tirer un coup de fusil dedans. On profite de la chasse des goélands pour faire la nôtre. Mais ça ne se fait presque plus, il ne fait pas froid, et les goélands n'en attrapent pas, il n'y a presque plus de foulques. Moi, il y a très, très longtemps que je n'ai pas fait ça. Je faisais ça pour les donner à une femme du village. Et puis, pour le plaisir, parce que c'est un acte de chasse. Voilà, ça peut paraître idiot, si on parle à des non chasseurs, ça paraît idiot, mais, on a quelque chose qui nous pousse. On est des prédateurs ! Quand on sent qu'il y a un coup à faire on va le faire. On est un peu comme le renard. Même s'il n'a pas faim, il sent qu'il y a une proie à attraper, il l'attrape, il l'enterre pour plus tard. Nous, on le met au frigo... ».



Cabanes sur le littoral utilisées par les pêcheurs et les chasseurs



Pattes de sangliers sur une porte de grange. La pratique est réputée propitiatoire



Chasses



Le sanglier

La chasse au sanglier occupe, aujourd'hui, incontestablement, une place prédominante. Alors que le petit gibier est en constante diminution, le sanglier est, lui, en constante augmentation. Seule la zone littorale échappe, en partie – et pour combien de temps ? –, à son essor. Aussi trouve-t-on dans tous les villages de l'intérieur au moins une diane, c'est-à-dire un groupe qui, au sein de l'ACCA¹, se consacre exclusivement à cette activité. Outre le plaisir spécifique lié à la traque du gros gibier, le succès actuel de cette chasse s'explique aussi par plusieurs raisons annexes. Les citadins, notamment ceux qui n'ont pas la possibilité d'entretenir un chien, trouvent des facilités dans cette chasse collective. Les chasseurs les plus âgés y voient, eux, un moyen de continuer à se livrer, sans trop de fatigue, à leur plaisir traditionnel puisque leur rôle dans la battue, telle qu'elle se pratique ici, ne demande guère d'effort physique.

La battue

Préliminaires

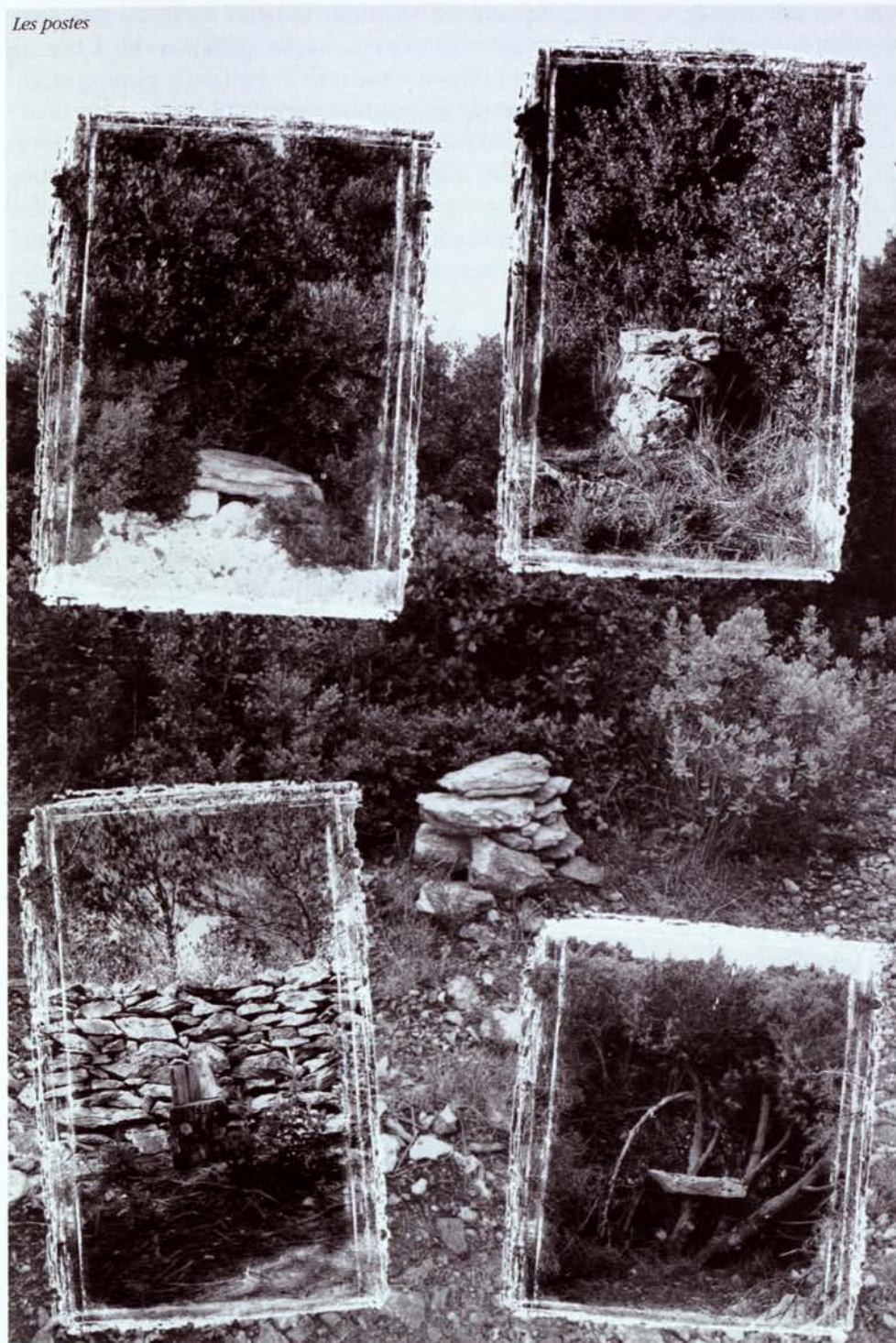
Le matin, la partie de chasse débute souvent par un déjeuner pris sur place, dans la campagne ou dans un local particulier. Pendant que les spécialistes sont allés *faire les traces*, les autres chasseurs partagent un premier moment convivial. Avec l'apéritif ou le repas pris en commun à la fin de chasse, c'est là, déjà, un point fort de la journée. Car, pour tous, la battue est d'abord une occasion de retrouvailles et d'échanges : « Le but, finalement, c'est pas tellement de tuer le sanglier, c'est d'être ensemble ». Depuis quelques années, pour des raisons de sécurité, le vin est banni de ce petit déjeuner, c'est donc autour des thermos de café qu'ont lieu les discussions et que fusent les plaisanteries rappelant les mésaventures cynégétiques des uns ou des autres.

Les postes

Le retour de ceux qui sont allés repérer les traces fraîches de sanglier donne le signal du départ. La zone de chasse est délimitée et, à l'intérieur, un poste fixe est assigné à chacun. Selon les villages, les mêmes postes sont toujours attribués aux mêmes personnes ou, au contraire, passent des uns aux autres à tour de rôle. Tantôt l'on fait valoir que le chasseur qui connaît bien les caractéristiques de son emplacement est dans de meilleures conditions

¹Pour tous les termes concernant l'administration de la chasse, voir Annexe, en fin de volume.

Les postes



pour réussir son tir, il sait exactement où va surgir la bête, il sait s'il doit faire feu tout de suite ou attendre un peu. Tantôt l'on argue qu'il y a des « bons » postes où le sanglier passe souvent et des « mauvais » où l'on a peu de chance d'en voir, et qu'il convient donc de les partager équitablement.

Selon les endroits, ces postes sont plus ou moins aménagés pour le confort du chasseur qui doit y rester à l'affût, immobile et silencieux, plusieurs heures d'affilée. Certains font tout simplement suivre un siège pliant, mais le plus souvent ce sont deux ou trois pierres plates superposées qui servent d'*assietador* à l'abri d'un buisson habilement taillé pour protéger du vent. Là, si les aboiements des chiens, annonçant l'approche du gibier, ne parviennent pas jusqu'à lui, et pourvu que le temps ne soit pas trop mauvais, le chasseur peut s'adonner à la rêverie et à la contemplation du paysage. Parfois, lorsque les postes sont proches, il ira faire un peu de conversation avec son collègue au risque de laisser échapper le sanglier soudainement surgi. Il lui faudra alors essuyer, le soir, les moqueries bruyantes du groupe, et son « exploit » maintes fois raconté et répété restera dans la mémoire collective.

Les piqueurs

Certaines dianas fonctionnent avec un seul piqueur, d'autres avec plusieurs. Mais dans tous les cas, le rôle de piqueur exige plusieurs qualités. D'abord avoir de bons chiens puisque c'est sur eux que reposent en grande partie le succès de la chasse. Être ensuite en excellente forme physique et ne craindre ni la fatigue ni les ronces ni les multiples embûches des terrains accidentés. Avoir aussi une parfaite connaissance du territoire pour pouvoir y diriger les chiens et conduire la traque du gibier.

Personnage clé de la battue, le piqueur est chargé à la fois de débusquer l'animal et de le rabattre vers les postes des chasseurs. Il est le seul à le poursuivre et à se mesurer à lui dans une course épuisante au cœur d'une nature souvent difficile d'accès, dont il ressort marqué, porteur des mêmes attributs de sauvagerie que les sangliers qu'il vient de côtoyer.

Le partage

En fin de matinée ou d'après-midi selon les cas, le piqueur, lorsqu'il juge la chasse finie, soit parce que le ou les sangliers levés ont été abattus, soit parce qu'il estime qu'il n'y a plus rien à faire, sonne la trompe pour annoncer l'arrêt de la battue. Démarre alors la seconde partie de la journée, consacrée, après les prestations solitaires de chacun, à des activités plus conviviales. Il faut d'abord ramener le gibier, s'assurer que tout le monde est bien là, retrouver et rassembler les chiens. Cette dernière tâche incombe bien sûr au piqueur, propriétaire des chiens, qui doit parfois continuer à battre la campagne un bon moment pour les récupérer.

Au terme de ces ultimes péripéties, le groupe réinvestit le village ou le

local qui lui tient lieu de maison collective. A Roquefort-des-Corbières, par exemple, la mairie a mis à la disposition des chasseurs l'ancienne distillerie. Deux grandes pièces ont été aménagées, l'une réservée au découpage de la viande et à la cuisine, l'autre organisée comme une salle de café, avec un bar et des tables, dans une ambiance confortable. Pendu à un crochet fixé au plafond, le sanglier est pelé, éviscéré, puis découpé :

« Nous on les pèle. Il y a d'autres régions, ils les découpent avec le poil. Et il y en a d'autres qui les ébouillantent comme les cochons ou avec de la résine, puis ils raclent la peau, il n'y a plus de poils ni rien. Nous on enlève la peau carrément. On les suspend, on les vide, on récupère le foie, les rognons et le cœur. La tête et le foie c'est pour celui qui a tué le sanglier. Ici, les piqueurs n'ont rien de plus que les autres. Tout dépend des régions, il y en a où ils ont le foie ou " la part des chiens ", c'est-à-dire une part de plus pour l'entretien de la meute ».¹

Ce sont ici quelques spécialistes seulement qui officient, cependant que les autres bavardent autour de l'apéritif. Une fois le découpage terminé, la viande est divisée en autant de parts qu'il y a de chasseurs et attribuée à chacun par tirage au sort. C'est là un moment délicat de la journée, les lots, en effet, ne sont pas équitables, il y a des bons et des bas morceaux, des paquets plus ou moins gros, et cela fait parfois des mécontents qui manifestent leur mauvaise humeur. Ce comportement est toujours stigmatisé, de façon implicite, par le groupe, qui déplore la présence en son sein d'inévitables *viandards*.

Mais, passé ce petit épisode, l'équipe se ressoude autour d'un repas pris en commun, soit que chacun sorte ses propres provisions et les partage avec les autres, soit que quelque chose ait été organisé : « Des fois on prévoit une grillade ou des huîtres, un truc sympa... ». Plus encore que le déjeuner du matin, ce repas est ponctué par de multiples histoires de chasse, allant des événements marquants du jour au rappel des récits emblématiques de la diane.

Une chasse bien encadrée

La longue portée des carabines, le tir à balle, la chasse à plusieurs dans des terrains où la visibilité est souvent réduite, font de la battue une activité dangereuse, ainsi qu'en atteste la répétition d'accidents, parfois mortels. Aussi, depuis quelques années, les Fédérations de Chasse ont-elles développé un ensemble de consignes de sécurité de plus en plus strictes, fixant notamment des règles de tir et de comportement durant la chasse :

¹ À propos du châtrage du sanglier sur le lieu de chasse et sur les qualités symbolique de cette viande sauvage, voir Claudine Fabre-Vassas, « Le partage du ferum. Un rite de chasse au sanglier », *Etudes Rurales*, « La chasse et la cueillette aujourd'hui », n° 87-88, 1982, pp. 377-400.

- Une fois à son poste, se placer « ventre au bois » et non pas sur le chemin durant toute la traque
- Ne pas se déplacer sur la ligne de poste avant la fin de la battue
- Faire connaître son emplacement à son voisin et garder le silence absolu
- N'approvisionner son arme qu'une fois placé sur la ligne de poste et ne charger qu'au signal du début de la traque
- Ne tirer que lorsqu'on a identifié le gibier avec certitude
- Ne tirer toujours que derrière soi, à l'extérieur de la battue
- Ne pas suivre l'animal blessé avant la fin de la traque
- Ne pas tirer à l'intérieur de la traque

A cela s'ajoute le port obligatoire de gilets fluorescents et de casquettes rouges. Ces dernières mesures, si elles sont généralement bien acceptées, suscitent cependant, parfois, quelques réticences chez les chasseurs les plus âgés qui y voient un déguisement incongru. Si les tenues dites « de camouflage » sont d'introduction somme toute assez récente – autour des années 1960 –, les vêtements des chasseurs ont toujours été de couleur neutre puisque, jadis, c'étaient, en fait, ceux qu'ils portaient tous les jours. Mais, surtout, a encore cours la croyance dans le fait que le sanglier voit les couleurs et peut donc repérer plus facilement les hommes ainsi affublés. La diane doit aussi clairement annoncer, notamment à l'attention des promeneurs, la battue en cours

par des panneaux disposés à l'entrée de tous les chemins.

Quelques marginaux

« Moi, je chasse tout seul. Je connais les *remises*, les endroits où se mettent les sangliers et j'y vais directement, je n'ai pas besoin de chiens car je les connais bien à force de rôder la garrigue. Je vois s'ils ont nettoyé, s'ils ont déféqué à côté... Bien sûr il ne faut pas hésiter à rentrer dans les fourrés, à aller au plus épais, mais j'ai moins peur d'une *bourre*, d'une charge de la bête, que d'une balle. Et une fois que je l'ai tué, je l'attache à une corde pour le ramener, puis je le découpe. Personne ne m'a appris à le faire, j'ai regardé les autres faire à la montagne. Quand j'ai tué mon premier sanglier, cette année, aux vendanges, je l'ai pelé, je l'ai vidé, puis je l'ai coupé au milieu, j'ai coupé les cuisses et après j'ai fait des morceaux ».



Le cas de ce jeune chasseur est assez atypique et s'explique par le fait que dans son village du littoral il n'y a pas encore de diane, les sangliers étant d'apparition récente et encore peu nombreux. Il a bien essayé d'aller dans une équipe des Hautes-Corbières, mais, confronté, à la fois, à un territoire inconnu dont il ne maîtrisait pas le détail de la topographie et à un groupe dont les règles de sociabilité lui échappaient en partie, il a renoncé. En se livrant à cette pratique originale, il ne gêne personne puisqu'il n'y a pas de diane chez lui. Mais ailleurs le chasseur solitaire peut apparaître comme un véritable marginal, un importun compromettant le bon fonctionnement de la chasse collective :

« Ce n'est pas bien vu de chasser le sanglier tout seul, ça veut dire qu'on refuse le groupe. Ici nous avons un type qui chasse seul. Pour lui pas question d'aller au poste et d'attendre car, avant, il était piqueur. Maintenant il est âgé et il ne marche pas comme les jeunes, ça le mine et, plutôt que de le reconnaître, il préfère partir seul ou avec son neveu. Cette année le temps leur a été favorable et ils en ont tué cinq ou six. Mais c'est mal vu, car même s'il se limite à une partie du territoire il nous empêche d'y accéder. Ce qui nous gêne ce n'est pas tant ce qu'ils tuent, que les battues qu'ils nous empêchent de faire parce qu'ils font partir les sangliers. Mais ils s'en moquent, ils partent bien avant nous et quand, nous, nous arrivons, les sangliers sont déjà loin ».



Chien et sanglier. « La chasse illustrée », août 1870

Entre sauvage et domestique

« Dans les années 60 je chassais le sanglier dans le massif de Fontfroide. C'était un tel événement que, quand on nous faisait savoir qu'il y en avait un, certains n'hésitaient pas à venir de Narbonne en mobylette pour participer à la chasse ! Et bien souvent nous revenions bredouilles après avoir parcouru des espaces immenses. Les meilleures années nous tuions quinze à seize sangliers, maintenant, dans la même zone il faut compter à peu près quinze cents bêtes abattues ! ».

Dans le département de l'Aude un millier de sangliers était tué annuellement dans les années 1950, aujourd'hui le bilan atteint les quinze mille pièces. Les raisons de cette explosion démographique tiennent en grande partie à la déprise agricole qui a complètement transformé le milieu naturel. L'augmentation des friches, très vite gagnées par la broussaille et le maquis, a favorisé la création d'une niche écologique propice au développement de l'espèce. Ensuite, les aménagements du territoire par les chasseurs, avec notamment l'implantation de cultures à gibier et d'abreuvoirs, l'ont maintenue dans un excellent état sanitaire. Les femelles bien nourries sont devenues plus prolifiques. Elles avaient jadis une portée par an de trois ou quatre petits, maintenant elles mettent bas plusieurs fois dans l'année avec, à chaque fois, jusqu'à une dizaine de marcassins. Une des raisons souvent invoquée à propos de cette fécondité serait le croisement des sangliers sauvages avec des cochons domestiques. La chose a effectivement eut lieu, donnant naissance à des *cosangliers*, mais il s'agit là d'un phénomène marginal et, aujourd'hui, les analyses effectuées montrent que l'ensemble de la population est constitué d'authentiques sangliers.

Face à cette évolution et à cet accroissement du gibier, le discours populaire, remanie les topiques anciens sur la dualité sauvage/domestique. D'un côté l'on rapporte toujours des histoires de sangliers apprivoisés : « C'est comme un chien, ça vit dans la maison, c'est propre ». De l'autre on insiste sur son ensauvagement négatif, dû à une trop grande familiarité avec l'homme : « Maintenant ils sont devenus méchants, ils n'ont plus peur de l'homme, ils s'approchent des villages et ils n'hésitent pas à attaquer l'homme. Ils se sont tellement habitués à lui qu'ils n'ont plus peur ».

Plusieurs fois, des sangliers ont été vus dans des villages, suscitant un grand émoi. Ici, l'un d'entre eux s'est réfugié dans les toilettes de l'école, là, une femelle blessée a agressé mortellement une femme âgée...

Porc ou sanglier ?

« Avant les sangliers migraient, maintenant c'est fini. Ils se sont habitués à vivre là où vit l'homme. A Narbonne il y a un gros problème, les sangliers se promènent dans la décharge publique. Et récemment on a pu lire dans les journaux qu'il y avait beaucoup d'accidents sur les routes parce que la population de sanglier augmentait. Ensuite, qu'on voyait des sangliers dans des villages, carrément, au milieu du village, et aussi qu'un sanglier était entré dans une école, qu'il avait fallu le faire sortir des toilettes. Il faut dire qu'il y a eu un boum, la population de sanglier a énormément augmenté parce que, en ce moment on a des cochons croisés, des *cosangliers*. Ce sont des cochons qui sont repartis à l'état naturel, qui se sont reproduits avec les sangliers. Parce que il faut savoir qu'une vraie femelle sanglier, une vraie de vraie, fait une seule portée dans l'année de trois petits sangliers. Tandis que maintenant, une femelle fait huit à douze petits et elle met trois fois bas dans l'année. Donc c'est pour ça que la population de sanglier a augmenté vraiment d'un coup, de beaucoup. Deux portées de douze petits ça fait vingt quatre petits qui sont susceptibles de mettre bas au bout de trois mois facilement ».

« Le cochon a 36 chromosomes, je crois, le sanglier en a 38, et le croisement en a 37. Et ça s'appelle des *cosangliers* ».

Des animaux qui savent s'adapter

« A Bages, on a des sangliers depuis quelques années. Avant on n'en voyait pas. Aujourd'hui, ça doit faire une dizaine d'années que je vois des sangliers qui passent sur le terrain, et deux ans que je vois qu'ils nichent. Aujourd'hui à Bages, on a les trois quarts du territoire qui sont inaccessibles ou très peu fréquentés, donc ils en profitent. Ils ont la tranquillité, ils manquent un peu de nourriture, mais ils ont à manger quand même, ils ont des chênes kermès, ce n'est pas le meilleur pour eux, ils préfèrent les chênes verts, mais, à défaut, ils prennent ça. Alors ils ont trouvé leur niche. Ils se sont habitués à l'autoroute, ils passent dessous. Avant on disait : « oh, les autoroutes ça coupe le passage des sangliers ! ». Maintenant, ils ont compris, ils passent dessous ! Les tunnels en béton avec de la ferraille autour, les sangliers maintenant, ils sont nés avec ça, alors ils ont évolué ! Ils ont compris qu'on pouvait passer dedans. C'est vrai, ce sont des animaux qui savent profiter, s'adapter à la situation. C'est comme la mer, ils s'y sont habitués, et ils nagent très bien, en plus. Comme les hippopotames, les sangliers ça nage super bien. Et on trouve des traces sur la plage, moi, j'en ai suivies sur tout le lido de Gruissan. Elles traversaient le bras de l'Ayrolles, et elles allaient vers les Salins, et des Salins elles allaient vers Sainte-Lucie. Parce que, à Sainte-Lucie, les sangliers viennent se remiser maintenant. Et ça ne leur fait pas peur de traverser tout le bras de mer de l'entrée de l'Ayrolles et de traverser le canal ! Ce sont de très bons nageurs. A Collioure, les pêcheurs en ont pris dans leurs filets, des pêcheurs de haute mer. Ils s'étaient perdus, ils ne savaient plus où ils étaient, et ils nageaient dans la mer ».



En attendant les palombes

La fièvre bleue

Lorsque, au mois d'octobre, les palombes descendent vers le Sud pour aller passer l'hiver en Espagne ou au Portugal, et lorsque, au mois de mars, elles remontent vers le Nord, l'émoi s'empare des chasseurs, c'est la grande *fièvre bleue* qui va durer quelques semaines. Chaque village a ses points de passage privilégiés, un col, une crête, à l'intérieur des terres, une falaise, un plateau, une pinède sur la côte. Certains coins sont meilleurs que d'autres et, surtout, ne sont pas les mêmes selon qu'il s'agisse de la migration montante ou descendante. « En octobre c'est au Pech de Rouffia entre Durban et Villeneuve alors qu'en mars c'est meilleur au col d'Extrême, de l'autre côté ». Tout le monde reconnaît qu'aujourd'hui, cette chasse n'est plus ce qu'elle était :

« Maintenant la palombe c'est fini, il ne passe plus rien. A côté de ce que l'on a connu il y a 20 ans ou 30 ans c'est fini, c'est en train de disparaître. Elles sont retenues dans le centre de la France, elles se fixent, elles trouvent à manger et elles ne migrent plus. Le climat a changé aussi un petit peu et ça gêne la migration ».

Les vols de palombes, donc, sont plus rares et moins fournis que jadis. Et, en plus, disent encore les chasseurs, le vent, lui aussi, ne souffle plus comme avant : « Avant on avait de grandes périodes de tramontane, maintenant, elle souffle un jour, deux jours, c'est tout ». Or, pour que les palombes passent à une hauteur raisonnable il faut qu'il y ait du vent, beaucoup de vent :

« Sinon elles passent en mer ou au dessus des étangs. Il faut que le vent les rabaisse, elles cherchent l'abri du vent alors elles rasant le sol, s'il ne fait pas de vent elles se mettent en haut et on les voit pas. Par contre quand il y a du vent elles cherchent l'abri, elles ne peuvent pas lutter contre le vent. S'il n'y a pas de vent, elles vont passer quand même mais en haut et on ne peut rien faire. Mais on y va quand même, même s'il ne s'en tue plus. La palombe, c'est sacré au village, c'est une institution, c'est quelque chose de très vieux, et des palombières il y en a partout. C'est la fièvre bleue et c'est toutes les communes du canton qui sont touchées ».

Le monde des palombières

Une ou deux fois par an, selon les cas, la *fièvre bleue* s'abat donc sur les villages comme un mal saisonnier inéluctable. Qu'il y ait ou non des palombes ne change rien à l'affaire, le virus agit avec la même force et pousse les hommes à répéter la geste ancestrale en allant se poster dans les vieilles palombières :

« Ici, chacun a son poste et ça se respecte, c'est tacite. Les postes sont dans le communal, mais à l'époque les anciens, ils avaient l'habitude

d'aller toujours aux mêmes postes et maintenant qu'ils sont morts, ça se perpétue, les postes se transmettent et les gens le respectent, ça c'est toujours respecté, il n'y a jamais eu de problème. Les nouveaux, les étrangers au village, eux, se mettent où ils veulent, de toute manière il y a assez de place pour tout le monde ».

En fait, si l'on retrouve partout la tradition des palombières personnelles, aujourd'hui le partage varie selon les endroits, en fonction



des nouveaux contextes de fréquentation. Ainsi à Villeneuve-des-Corbières, « avant, chacun avait sa place, maintenant on se met où on

veut, c'est à celui qui arrive le premier, et si on voit quelqu'un là où on a l'habitude d'aller, on va se mettre cinquante mètres plus loin, et s'il y a pas de poste on a toujours les sécateurs dans la poche pour s'arranger un petit coin ». A Peyriac-de-mer, au contraire « c'est un passage terrible ! Les gens se battraient pour avoir un poste », les palombières, au nombre de 180, sont numérotées et affectées à tour de rôle à chacun des chasseurs.

Sous le nom de palombières trois types de modèles coexistent, chacun pouvant être de facture plus ou moins élaborée. L'abri en pierres sèches, des plus élémentaires aux plus complexes structures en forme de cabane circulaire, est celui qui apparaît le plus porteur de la marque du passé. Il n'est pourtant pas toujours aussi vieux qu'il en a l'air, il a été souvent amplement remanié, voire déplacé de quelques mètres, parfois construit sur les ruines d'une vieille *capitelle* de berger. Mais, toujours, les pierres sont là comme un signe de la tradition et de la longue durée de l'activité. Le buisson taillé, lui, en est la trace la plus éphémère, la plus légère, celle aussi qui affirme le droit au changement, qui tient compte de l'évolution des temps et de l'arrivée de chasseurs non originaires du village. L'affût aménagé en hauteur dans les arbres est, quand à lui, le plus privatisé, le plus personnalisé, celui dont la réalisation demande le plus de travail. Au milieu des chênes verts ou au faite des pins, à quatre, cinq, six et même dix mètres de haut, les palombières aériennes se cachent dans l'épaisseur du feuillage telles de gigantesques et accueillants nids : un bon plancher de bois, une balustrade recouverte de branchages, une longue échelle de fer pour y accéder, le tout solidement et

savamment arri-mé par un système de filins attachés à des pieux fichés dans le sol.

La fonction première des palombières est de cacher le chasseur aux yeux du gibier, « la palombe et la grive sont très méfiantes, et, du moment qu'elles voient le visage de l'homme, elles s'en vont. Et elles arrivent à le voir, facilement, à deux kilomètres ». La tenue vestimentaire est donc ici



très importante, le kaki est recommandé, et aussi le visage suffisamment hâlé. A chaque début de saison, il faut également réajuster le camouflage du site en remplaçant les anciens branchages qui ont séché par des frais. Dissimulé au creux de son buisson, dans sa petite cabane sans toit, ou sur son perchoir, le chasseur, bien à l'abri du regard des palombes, l'est aussi du vent. Assis sur une pierre plate ou confortablement installé dans un authentique fauteuil amené là à demeure; ou allongé sur un petit matelas, le guetteur de palombes peut surveiller le ciel en toute quiétude. Tout autour de la palombière, tout bouge et gémit, mais à l'intérieur règne le calme. Le chasseur attend les palombes :

« Le gros passage c'est le matin, à la pointe du jour. Jusqu'à neuf heures à peu près. Après ça se calme. Et vous avez un passage, de nouveau, sur le coup de midi. Et ça se calme. Et après, sur le coup de l'après midi, quatre heures, cinq heures, ça recommence ».

Mais ceci est la théorie. Dans la pratique, on ne sait jamais si les palombes vont, oui ou non, passer. Viendront-elles ? Ne viendront-elles pas ? Parfois elles arrivent :

« Moi, déjà, j'entends tirer un peu plus loin. Et puis j'ai l'habitude, je vois les coups d'aile. Je regarde avec les jumelles, et là selon ce qu'elles font, je les siffle, elles mettent deux ou trois coups d'ailes, et elles m'arrivent dessus. Je les fais rentrer dans la pinède. Et là, comme je suis le premier, je laisse passer les premières. On ne tire pas les premières palombes, les meneuses de la volée. On tire en fin de volée ou en milieu de volée, ça permet d'éclater la volée, et elle se reforme de l'autre côté. C'est-à-dire qu'elle passe, elle éclate en deux côtés, et elle se reforme. Parce que, si on tire les premières palombes, toutes les autres se retournent sur elles-mêmes, c'est incroyable ! J'ai vu des palombes, ce sont des oiseaux assez acrobatiques, se retourner sur elles mêmes et repartir dans l'autre sens ».

D'autres fois, elles ne viennent pas. Le chasseur attend, puis se lasse et s'en va, et les palombes arrivent :

« Cette année, il n'y a pas eu de gros passages. Elles sont surtout passées les après-midi. Le matin, elles ne passaient pas, ça fait que vers midi, je partais, je ne restais pas, et elles passaient les après-midi ! ».

La palombière est un poste d'affût, un endroit voué, depuis plusieurs générations, à l'attente. Depuis toujours l'activité se dédouble en deux phases complémentaires, un moment dynamique où le chasseur doit faire preuve de toute sa vivacité et de tout son savoir faire, et un moment contemplatif fait d'observations et de patience. Mais aujourd'hui, alors que les palombes se font de plus en plus rares, la palombière reste un lieu privilégié où la chasse se conjugue avec un art de vivre, seul ou en société, au cœur du monde naturel :

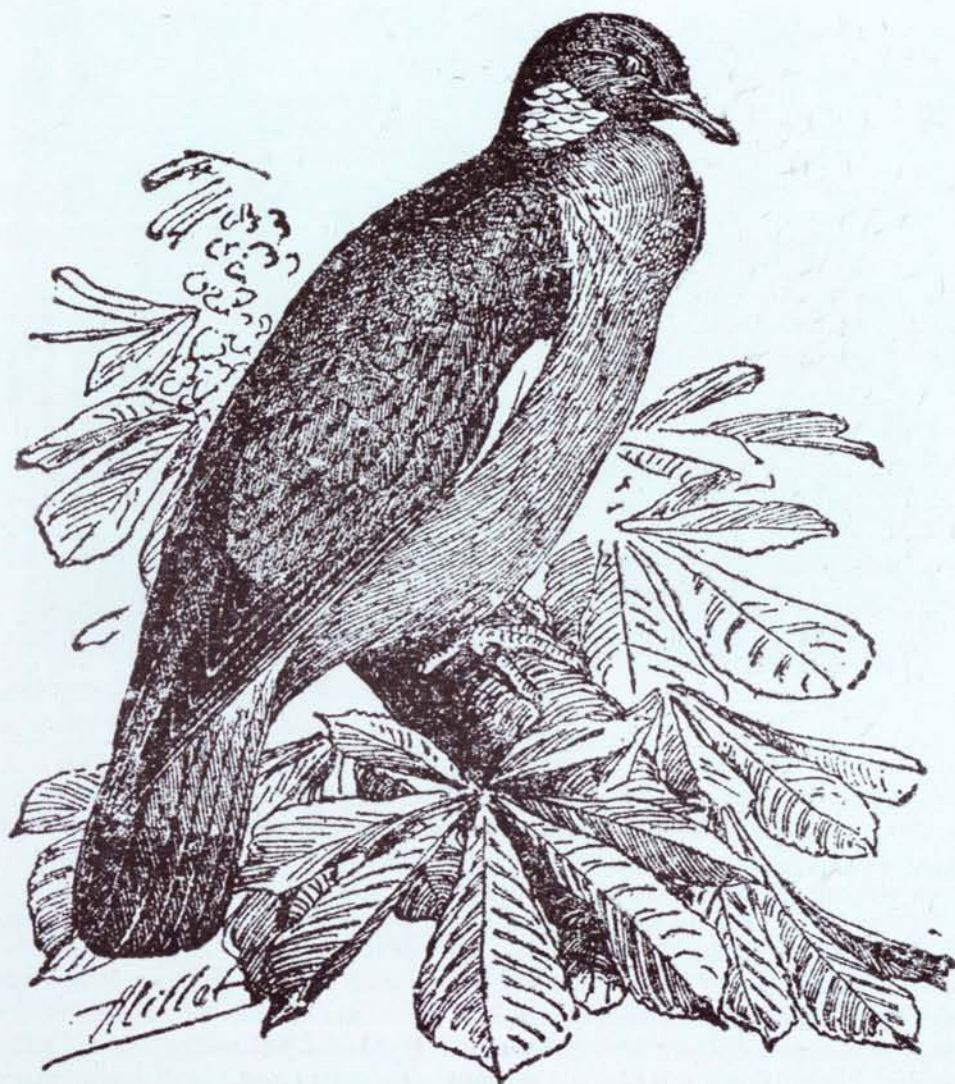
« Moi, de toutes façons, je me régale ! Et, cette année, comme j'aurai fini de tailler [la vigne] fin janvier, je pourrai y rester toute la journée! Je reste là à bouquiner. Je regarde le ciel, la mer. J'ai un collègue qui a une palombière dans un arbre à côté, de temps en temps, il descend cinq minutes, il vient me voir, on discute. J'ai des collègues qui ne chassent pas mais qui viennent me voir. A midi, des fois, on se retrouve à plusieurs, on a aménagé un petit coin, on fait une grillade, on mange ensemble ».



Le net

« Les palombières, ici, c'est sur le plateau, c'est des cabanes en pierre. Avant, les anciens, ils la chassaient au filet, la palombe. Ils avaient des nets. Je le sais parce que mes grands parents en avaient une, ma mère y allait jeune, elle arrachait les herbes, elle arrangeait les pierres. On les voit encore mais la végétation a tellement poussé ! Le net c'est l'endroit où on mettait le filet. C'était très nettoyé, il n'y avait pas d'herbe, il n'y avait pas de cailloux. Ils mettaient le filet contre la muraille, bloqué par un système de ressort et ce filet tombait dans le net. Quand les palombes passent, au mois de mars, elles rasent à vingt ou trente centimètres du sol, elles sont très, très basses. Et alors elles se prenaient dans ces filets. Maintenant les jeunes ont fait une palombière dans les arbres. Mais, à l'origine il n'y avait personne qui tirait au fusil, c'était interdit, pour ne pas les faire partir. Quand ils ramenaient les filets, les palombes avaient un peu

peur mais elles continuaient leur chemin alors qu'au fusil on les aurait déviées. Les seuls qui se mettaient au fusil, c'était derrière le moulin, les jeunes de l'époque, ils pouvaient tirer là, ils ne gênaient personne ».



Ramier ou Palombe du Midi

Le gibier d'eau

Une association originale

La chasse au gibier d'eau sur le littoral audois s'effectue, depuis 1975, sous l'égide de l'A.D.C.G.E., Association Départementale des Chasseurs de Gibier d'Eau. Celle-ci, loue à l'Etat, le *Domaine Public Maritime*, des Cabanes de Fleury à l'embouchure de l'Aude jusqu'à Fitou, à l'exception de quelques zones précédemment amodiées par les communes de Narbonne, de Sigean et de La Nouvelle. Dans ce territoire tout n'est, cependant, pas zone de chasse, il y a des propriétés privées, les Salins du Midi, par exemple, des réserves comme celle de Campagnol, des terrains appartenant au Conservatoire du Littoral...

L'Association Départementale des Chasseurs de Gibier d'Eau, est totalement innovante en matière de structure collective puisqu'au découpage classique par communes, celui des ACCA, elle substitue une entité organisée autour d'un gibier spécifique. Cette formule, en fait, ne relève pas d'un véritable choix, mais a été imposée par la nécessité : « C'est venu d'un coup, soit le DPM était pris par des privés, soit on formait une association ». Si celle-ci a, incontestablement, sauvé la chasse populaire en évitant que la plupart des plages et des étangs ne soient amodiés à des sociétés privées, elle doit, aujourd'hui, faire face à la contestation émanant des habitants du littoral qui ne comprennent pas toujours pourquoi la gestion de ce qu'ils considèrent comme leur territoire légitime de chasse leur échappe.



Le DPM, un territoire particulier

Entre terre et mer, le *Domaine Public Maritime*, est la zone littorale comprise entre le plus bas et le plus haut niveau des eaux. Domaine d'Etat, régi par une administration spécifique, il s'étend de la plage aux étangs sur une bande de largeur variable. Inaliénable, il est cependant susceptible d'être loué à des particuliers ou à des collectivités. Autrefois ouvert à tous les chasseurs, il fait, aujourd'hui, l'objet de plusieurs baux qui partagent son territoire en diverses réglemmentations.

« La presqu'île n'était connue que de quelques initiés. Il fallait traverser la voie ferrée, surélevée par rapport à la nationale et à l'étang. Les roseaux, derrière le remblai, limitaient encore la vue, mais une fois franchie la voie ferrée, lorsqu'on s'enfonçait dans le premier bosquet de roseaux, ce qui semblait être la boule sauvage de la végétation marécageuse, on découvrait le lieu avec un émerveillement chaque fois renouvelé. La surprise de la source, du sentier entre l'étang et l'étroit canal alimenté par l'eau des veines souterraines qui cheminaient dans les rochers des Corbières pour jaillir là, à deux pas de la mer, était entière. Les saules et les myrtes du bord du canal inclinaient leurs branches jusqu'à toucher les barques noircies au goudron, effilées, et les casiers dépassant de l'eau transparente, eau de montagne flirtant avec les algues et la végétation marine.

Le grand-père Lucien lui avait fait découvrir l'endroit. Il y venait souvent ayant été au service, dans la marine, avec l'un des propriétaires de la presqu'île.

Le vent mordait la peau du visage, les mains immobiles sur le fusil, François croyait que sa peau, à force de s'étirer, risquait de se déchirer – il était jeune –, alors il touchait son profil glacé. Des larmes de froid lui brouillaient la surface de l'étang, d'un revers de la main il les essuyait et à nouveau la surface crêtée d'écume étincelante se montrait contre la mer verte, et dans le ciel rose pâle, un lointain vol de migrateurs. Le point noir qui devenait triangle luisant à la loupe du soleil arrivait sur eux. Trois fusils tiraient ensemble. Lucien pataugeait derrière ses amis. La prestesse avec laquelle ils entraient dans la barque et se dirigeaient à grands coups vigoureux de rames vers la dépouille flottant sur l'eau, subjuguait François. Ils revenaient bientôt, contournant habilement les roseaux, cependant que derrière eux, quelques plumes blanches et grises se confondaient à la crête argentée des vagues battues par le vent » (Josette Villefranque, *Le verjus*, Rodez, Editions Subervie, 1976, pp.72-73).

Le temps des roselières

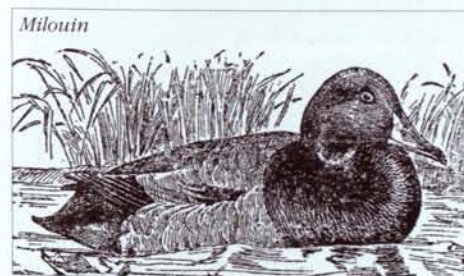
Depuis les années 1950, la zone lagunaire a beaucoup changé. L'abandon des anciens systèmes d'irrigation en eau douce, les aménagements touristiques, le lent mais inexorable envasement des lagunes, l'assèchement des sources, la pollution du fleuve Aude, le manque d'entretien, chacun tente d'expliquer pourquoi les étangs ne sont plus ce qu'ils étaient. Pourquoi là où poussaient, jadis, de hauts roseaux règne, aujourd'hui, le désert, pourquoi bon nombre de mares sont asséchées, pourquoi les foulques, les canards, les oiseaux migrateurs y sont moins nombreux qu'avant. La diminution des rose-

lières, des *senbades*, est le symbole le plus fort de cette transformation négative de l'écosystème :

« Ici, tous les anciens le disent, avant il y avait une roselière de trois mètres de hauteur. C'était farci de canards, tous les oiseaux migrateurs qui passaient s'arrêtaient là, et, de la route, on ne voyait pas l'étang tellement les roseaux étaient hauts. Actuellement les mares sont pleines mais c'est par débordement de la mer, ce n'est que de l'eau salée. La roselière a complètement disparu, il ne reste qu'un peu de salicorne ».

L'Association du gibier d'eau finance aujourd'hui des travaux pour tenter de restaurer le fragile équilibre de la vie des étangs, en remettant notamment en service les anciennes *martelières* qui amenaient de l'eau douce. Tout doucement, par endroits, les roseaux, les *senilhs*, repoussent. Mais, pour les chasseurs qui l'ont connu, le vrai temps de la chasse aux canards reste lié au souvenir des anciennes roselières :

« Quand j'étais gamin, ils avaient des postes à canards qui étaient sur pilotis là, et ils étaient plus haut que la *senbade* qu'il y a en ce moment. C'était l'époque où il y avait trois niveaux de *senbade* : une petite *senbade* au ras de l'eau, une *senbade* assez haute, et une très grande. Tout ça s'est perdu, le milieu a évolué, et la chasse a changé. Les pilotis ils étaient plus grands que moi, je passais dessous. Et les chasseurs, ils avaient des petits *negafols*, on l'appelle *negafol*, *negagos*, le tout petit *beton*. *Negafol*, c'est pour noyer les fous ou pour noyer les chiens. Ils passaient dans la *senbade* et ils faisaient sortir les canards qui étaient dedans. C'étaient de très belles roselières qu'il y avait tout le tour de l'étang. Moi, je n'ai connu que les deux niveaux, mais le troisième niveau, la très haute roselière, je ne l'ai pas connue. Et, moi, quand j'ai commencé à chasser, il y avait encore la *senbade* qui était plus haute que celle d'aujourd'hui. Et je me chaussais avec des palla-

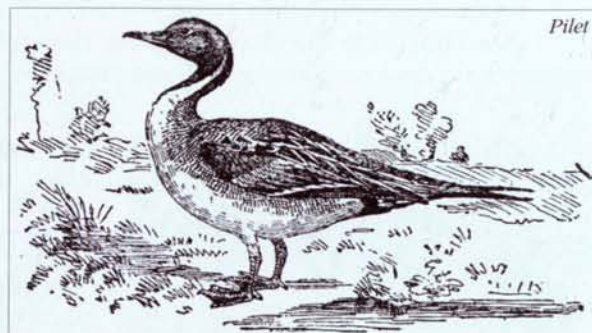


diurns, bien serrés autour de la cheville, des pantalons bien serrés. Je partais de nuit, je marchais dans l'eau, j'allais jusqu'après la Nautique. J'avais la lumière de la ville qui m'éclairait, les canards ils se levaient du bord, et je tirais comme ça. Je tuais quatre, cinq canards, ou deux, ça dépendait, des colverts et des sarcelles. La sarcelle elle aime bien aller se mettre dans la roselière. Et puis des colverts surtout. Les colverts, même avec les chiens, on les sortait des roselières. Parce qu'il ne vole pas le colvert. Quand le roseau est grand, il reste dedans. Et ensuite, je faisais une sorte de *rouquet*. Parce que, au village, il y en avait deux qui *rouquetaient*. Ah ! Le *rouquet* ! Ça c'était autre chose ! Ça c'était une chasse de nuit, et c'était le fin du fin ! Ils avaient ces *negafols*, ils avaient des *partègues* de six mètres, très longues, avec un plomb énorme au bout. Ils se couchaient dans la barque, ils se lançaient et ils ne faisaient pas un bruit. Moi, je ne faisais pas comme ça, parce que ne je suis pas assez fort, à la *partègue*. Debout ça va, mais couché, d'une main, *partèguer* c'est pas évident ! Et on se laissait rentrer dans les canards, parce que les canards, ils dorment la nuit. A l'époque il y avait des *bouis*, des milouins. Alors on essayait de trouver un banc de milouins. A un moment donné, ils font *tiut ! tiut !*, ils s'appellent, et ils rament, si on veut, avec les pattes pour ne pas se laisser emporter. Et on se met dedans, on dérive, et puis on tire, on les tire posés ou quand ils s'envolent. Moi, je le faisais, mais je me servais plus du vent que de la *partègue*. Je me mettais un peu à la *partègue*, puis je me laissais dériver avec le vent. Je faisais un peu de *rouquet* voilà. Le vrai spécialiste du *rouquet*, c'était Chevrier, maintenant il est décédé, ça c'était un fin pêcheur et un très fin chasseur. Lui il était fort ! D'ailleurs, je prenais sa

barque, mais je n'avais pas sa dextérité ! Vous savez, diriger une barque, à la *partègue*, quand vous êtes couché dedans et qu'il ne faut pas faire un bruit, c'est pas évident. Ils avaient la main sous l'eau, et allez tout doucement, parce que les canards, le moindre bruit... ».



Foulque



Pilet

Trente huit canards en deux coups de fusil !

Écoutons Cachalet, fin chasseur des années 1950, personnage légendaire du Narbonnais dont on raconte aujourd'hui encore les exploits, nous dévoiler une de ses savantes façons de faire :

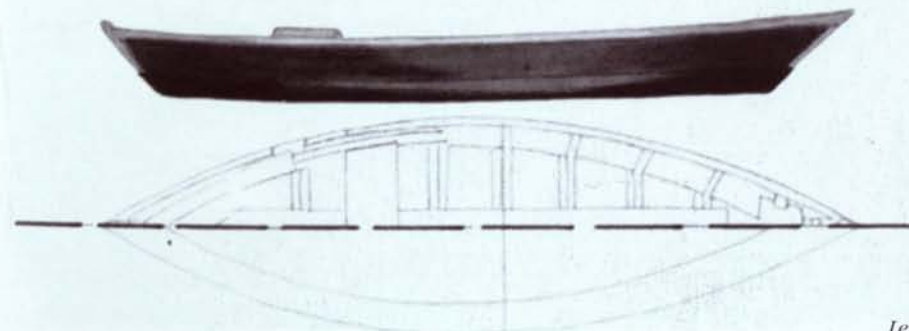
« Un coup comme ça, on ne le réussit pas tout le temps. Il faut d'abord que les conditions soient bonnes, ça se fait au mois de février, lorsqu'il y a pleine lune et que le ciel est dégagé, sinon on n'y verrait rien. En fin d'après midi j'avais repéré sur l'étang un banc de canards. Il y en avait plus de mille. Alors, dans la nuit, je mets mon *negafol* à l'eau et je m'avance vers le banc à la *partègue*. Je reste toujours sous le vent parce que les canards qui dorment avec la tête sous l'aile ont l'ouïe très fine et le moindre bruit les réveillerait. A deux cents mètres, je range ma *partègue*, je m'allonge dans le bateau et j'avance à l'aide d'une planche de bois en guise de rame pour ne pas faire de bruit et pour qu'on ne me voie pas. Quand je suis à quarante mètres, je place mon fusil à l'horizontale, à vingt centimètres du niveau de l'eau. Je fais un bruit, les canards lèvent la tête et je tire une fois. La deuxième cartouche, je la dirige en plein milieu du vol. Je mets toujours du plomb de 10 et chacun traverse une tête. Ensuite je sors mon *épuiette* et je vais ramasser mes canards : je ne chasse pas, je pêche ! ».

(Manuscrit de Claude Fagedet)

Les chasseurs au nid

Un autre mode de chasse couramment pratiquée était la chasse à l'affût, à la *passée* du soir ou du matin, quand les canards effectuent leurs petites migrations quotidiennes entre l'étang et la mer, mais aussi dans la journée lorsque le vent et le froid les obligent à se tenir en mouvement. Il s'agit là d'une chasse statique, et dans son frêle abri, appelé *nid*, le chasseur, recroquevillé sur lui-même pour tenter de garder quelque semblant de chaleur, devait s'armer de patience :

« On faisait un affût au bord de l'étang avec des algues, des brindilles, des bouts de bois, on se mettait là-dedans, et on attendait. Quand il faisait un gros coup de vent, les canards ne pouvaient pas tenir longtemps dans l'eau, ils étaient obligés de bouger. Il y a une pointe, là, où sont actuellement les planchistes, en face les Sidrières, la Sidrière étant un



Le beton

passage naturel que prenaient les canards. C'est le passage le plus étroit, c'est là qu'ils essayaient de passer, mais le vent les déportait. Le vent du nord ouest les amenait sur la terre, et donc sur les tireurs. Et, dans un sens ou dans l'autre c'était pareil. Quand ils étaient dans l'étang, qu'ils allaient à la mer, ils étaient obligés de s'approcher. Et, quand ils remontaient de la mer pour venir dans l'étang, le vent les reprenait et les repoussait sur la côte. C'est pour ça que, ici, les chasseurs n'avaient pas besoin d'aller dans l'eau avec les barques. Ils étaient toujours au bord. Le meilleur moment c'était la passée du soir, ou le matin. Le matin c'était le reflux, il fallait y être à l'aube. Et puis, sur le coup de 10 heures, de nouveau, ça allait dans tous les sens. Le lever du soleil marque la fin de la passée. Alors, là, il y a une pause, et ensuite, entre 10 heures et 11 heures et demi, de nouveau il y a un mouvement. Je ne sais pas pourquoi, et c'est pareil pour les palombes ». En appelant nids, ces petits abris végétaux destinés, tout en les protégeant quelque peu du froid, à les dissimuler aux yeux du gibier, les chasseurs ne faisaient-ils pas preuve d'un art du mimétisme poussé à l'extrême puisqu'il s'exerçait jusque dans le langage ?



Les doigts gelés

« Carles, c'était un réfugié espagnol qui était arrivé en 36, 37. Il était toujours pieds nus dans l'étang pour pêcher ou chasser et même par des températures inférieures à zéro ! Pieds nus ! Pantalons retroussés jusqu'au genou ! Et, une fois, il était au bord de l'étang, dans un affût sommaire, un endroit où il était un peu au sec, avec la glace à l'étang ! Et alors, il n'arrivait pas à tenir le fusil comme il faut, tellement il avait froid, et cette fois, il a tiré au moins sept ou huit cartouches pour rien parce qu'il avait les doigts gelés ».

Des hommes rudes

« Avant l'aménagement du littoral, sur l'étang il y avait comme une île, et il y avait des vignes, les plus belles vignes de Leucate. Dans le sable, c'était formidable. Seulement, il fallait aller chercher le raisin. On le faisait avec les barques. Mais, à la fin de l'été, à l'époque des vendanges, l'étang était à moitié à sec, et ce n'était pas toujours drôle. Et puis, quand le vent d'ouest soufflait, on ne pouvait pas y aller. Alors on y allait avec des chevaux, mais il fallait connaître le passage. Et avoir des chevaux qui en veuillent ! Mais il y avait aussi des gens qui habitaient là, et certains toute l'année. C'étaient des pêcheurs, des chasseurs. Mon père est né là bas. Un ami de mon père m'a raconté qu'il y allait de temps. C'était le tailleur du village, un homme délicat. Et alors il me disait : « On m'invite souvent mais je n'ose pas, parce que quand je prends le bol de café il y a plein de lunes à l'intérieur ! ». Il faut dire qu'ils n'avaient pas d'eau ! Ils n'avaient que de l'eau salée. Alors lui qui était délicat ! Tous ceux qui restaient là, c'étaient des durs ! La vie n'était pas facile, mais par contre il y avait du gibier en quantité ».

La chasse à la hutte

Aujourd'hui, la chasse la plus prisée, celle que ses adeptes mettent aude-
sus de tout autre, est la chasse dite à la hutte ou au gabion. C'est, en fait, un mode perfectionné de la chasse à l'affût où l'abri végétal est souvent remplacé par une structure en dur, la « caisse » ou le gabion, et où à la simple attente passive du chasseur se substitue le développement d'une stratégie



visant à faire venir les oiseaux à l'aide d'un jeu d'appelants. C'est aussi une chasse qui se déroule exclusivement de nuit, du début de la passée du soir à celle du matin, et une grande partie de son attrait réside, incontestablement, dans le charme des longs moments passés dans le *gabion* à surveiller la surface de l'étang, à écouter les chants des appelants, à interpréter les bruits qui traversent le silence, à regarder la lune et les étoiles, le soleil se coucher puis se lever, à fermer les yeux et se laisser bercer par le tumulte du vent ou le calme de la nature...

Une des caractéristiques de la chasse à la hutte est qu'elle exige une grande préparation. D'abord celle du *gabion* lui-même dont la fabrication relève, tout à la fois, de l'imagination, de l'art de la récupération et du bricolage. La « caisse » doit être suffisamment hermétique pour résister aux intempéries et suffisamment grande pour qu'une personne ou deux, – voire trois ou quatre mais il s'agit là d'exceptions – puissent s'y allonger et s'y mouvoir quelque peu. Mais elle doit aussi être légère, car sur la zone du DPM aucun poste fixe n'est autorisé dans la journée. Les *gabions*, installés le soir, doivent donc être retirés le matin, et comme il faut aussi amener les appelants, canards vivants et formes en plastique, le fusil, le pique-nique pour la nuit et des couvertures, les départs et retours de chasse ont des allures de véritables petites expéditions. Disposés sur des remorques de voitures ou de mobylettes, les *gabions* sont approchés le plus possible de la zone de chasse, déchargés pour être tirés, poussés, portés jusqu'à l'emplacement choisi.

Là commence la mise en place minutieuse des appelants. Plombés par un fil attaché à la patte, les canards et les formes sont soigneusement répartis selon des critères très stricts, « On met toujours les mâles au vent », mais aussi très personnels: « Chacun a sa façon de caler, chacun a sa technique ». Le savoir faire du chasseur s'exerce tout entier autour de ses appelants, « les appelants c'est 80% de la chasse au canard



Appelants sur l'eau

». Leur position obéit à des règles qui doivent autant à l'observation naturaliste qu'à l'intuition et au goût de chacun. « Moi, je préfère avoir des mâles qui chantent que des femelles. Il y en a que non, ils préfèrent avoir des femelles ».

Chaque canard est aussi sélectionné par son type de chant :

« Les femelles, elles ont chacune leur place. Un long cri on va la mettre en pointe, au dessus des *cimbels*, des canards plastiques. Un court cri, on la met vers le milieu. Et le moyen cri on la rapproche de la caisse pour qu'elle fasse rentrer un peu plus le canard ».

Une fois son jeu d'appelants calé, il ne reste plus au chasseur qu'à pénétrer dans le *gabion*, à s'y installer le plus confortablement possible, à ouvrir

le *tampet*, la petite fenêtre rectangulaire qui donne la vue sur l'étang et à s'y accouder lunettes grossissantes et fusil à portée de main et à attendre. Activité contemplative, la chasse au gabion est, cependant, loin d'être passive. Elle sollicite, au contraire, une parfaite maîtrise de l'art cynégétique, sinon les canards, rebutés par des appelants



mal sélectionnés ou mal disposés, ne s'approcheront pas. « Ce que j'adore moi, c'est que c'est le gibier qui vient à nous, c'est ça qui est magnifique ».

Gabions en tous genres

« La diversité des gabions, des formes, des dimensions, des matériaux, s'inscrit dans le contexte social de cette chasse qui est, ici, très populaire. Au contraire, par exemple, de la Baie de Somme, où la chasse au marais est une activité souvent très coûteuse, et où les huttes sont de véritables petites maisons aménagées avec chambres et cuisines. Bricolés ou achetés à des spécialistes, les gabions sont généralement fabriqués en contre-plaqué et recouverts de résine pour résister à l'eau. Mais ils peuvent aussi être réalisés à partir de vieilles barques, de baignoires... Dans les plus petits un seul homme peut juste s'accroupir, dans les plus grands quatre personnes arrivent à s'allonger. Et, pour finir, un brin de peinture, un dessin, un nom, viennent achever de personnaliser l'objet en lui donnant une petite touche « artistique » ».

Tomber amoureux en une nuit

« Moi, avant, je ne chassais qu'à la passée. Et, en fait, j'ai un ami qui chasse énormément aux appelants, et un jour il m'a invité à venir dans sa butte. " Passe la nuit avec moi, tu te régaleras, il y a du canard en ce moment ". Moi, ça ne me plaisait pas trop, mais, bon, je me suis dit, " je vais essayer ". J'ai passé une nuit. Le lendemain, je suis rentré chez moi, le soir même j'avais déjà acheté mon jeu de canards, j'avais trouvé une petite barque pour faire un gabion. Je suis tombé amoureux de cette chasse, j'ai pris la carte de l'association. Tous ceux qui ont passé une nuit à la butte c'est comme ça. Là, il y a un gars de Béziers, l'an dernier on l'a invité à passer une nuit à la butte parce que, lui, c'est un chasseur de lapin, de sanglier. Il est venu. Le lendemain c'était fait ! Cette année il a pris la carte, il a fait son gabion. Pendant six mois, on a entendu parler de son hutteau, qu'il allait faire comme ci, comme ça, avec des planches, qu'il allait se l'arranger pour qu'il soit bien, et qu'il lui fallait des canards, qu'il lui fallait trouver tel mâle. On a passé six mois à essayer de lui trouver ce qu'il voulait. Il est tombé amoureux en une nuit ! C'est une passion. Ceux qui ne connaissent pas, s'ils passent une nuit, c'est fini, même si c'est des non chasseurs ».

Dans le gabion

Depuis une vingtaine d'années, le *gabion* a remplacé le simple *nid* sommaire. Le chasseur, à l'affût, mieux protégé, peut désormais passer des nuits entières au bord de l'étang. Le confort de cette *caisse* est tout à fait relatif : on y rentre à quatre pattes, il n'est pas question de s'y tenir debout mais seulement assis à même le sol, parfois allongé sur un mince matelas pour les plus grands, et l'on en ressort, le matin, les muscles raidis par l'immobilité et le froid. Mais, du plus rudimentaire au plus sophistiqué, le *gabion*, est toujours, à la différence du *nid* éphémère, un lieu véritablement privé. Et cette dimension rejaillit, bien sûr, dans les usages sociaux. Dans sa cabane miniature, le chasseur peut, maintenant, lorsqu'il le désire, recevoir : « C'est une chasse qu'on fait tantôt seul, en solitaire, et tantôt avec un copain, il y a les deux aspects ». Il en a toujours été ainsi, mais ce qui change avec le *gabion* c'est que, maintenant, on convie, ou on est convié, à venir partager quelque chose qui est aussi de l'ordre de l'intime.

La coutume des invitations est devenue, aujourd'hui, un élément essentiel de ce que l'on peut appeler la « culture du *gabion* ». La fréquence en varie selon les individus, mais touche également les partisans de la chasse solitaire : « Moi, le canard, je le chasse tout seul, mais, chaque année, avec Jean-Pierre, on passe une nuit ensemble ». Laurent a un *gabion* exceptionnellement grand et bien aménagé, et seul, ou en compagnie, il prend toujours le temps d'une pause pour profiter au mieux des avantages de sa cabane :

« Moi, pendant une heure, j'arrête la chasse. Je ferme le *tampet*, j'allume les bougies, j'allume le réchaud et je me fais réchauffer ce que j'ai porté, du cassoulet, une omelette, enfin ça dépend. Voilà. Et là, je suis bien, au chaud, à l'abri. Puis, si j'entends les canards chanter, j'éteins

tout, je relève le *tampet* et je regarde s'il y a quelque chose ».

Le *gabion* ajoute au charme de la chasse celui de la convivialité dans un lieu qui conjugue les attraits de la nature et les avantages de la civilisation. Mais, au-delà de cette sociabilité masculine entre chasseurs, le *gabion* est aussi ouvert au monde des femmes. Amener son épouse ou son amie à y passer une nuit est une façon de sceller plus étroitement les liens de l'entente en lui faisant découvrir et partager les plaisirs de cette passion : « Monique, la première nuit qu'elle est venue, elle s'est vraiment régälée ». C'est en même temps, une tentative pour essayer de résoudre le dilemme entre chasse et vie de couple :

« Quand c'est la lune, quand c'est le moment que le gibier fait sa migration, il faut, au moins venir une nuit sur deux. Alors les femmes, elles ne sont pas trop d'accord. C'est vrai que pour la vie de famille ce n'est pas l'idéal. L'idéal c'est d'y aller ensemble. Mais, quand il fait trop froid, elles ne veulent pas ».

Au cœur de l'hiver, lorsque une fine pellicule de glace recouvre, au matin, la petite cabane, ou lorsque le vent, la pluie se combinent pour faire monter les eaux de l'étang, la protection du *gabion* redevient presque aussi dérisoire que celle des *nids* d'antan. La nature reprend ses droits, et le chasseur retrouve là toute la dureté du combat avec les éléments :

« J'ai passé une nuit où j'y voyais comme en plein jour tellement il y avait des éclairs. Et je ne rigolais pas, l'eau montait à vue d'œil. Toutes les dix minutes, je reculais la caisse, toutes les dix minutes, elle me prenait l'eau. Et au matin la digue a explosé ! Il faut faire attention ! Et, une autre fois, j'ai perdu tout mon jeu d'appelants, l'eau montait et j'ai dû partir. Mais c'était lourd, et je patinais, je patinais, à un moment la caisse m'a glissé, elle s'est renversée dans l'eau. Tous mes canards vivants ! J'en avais dix-huit, ils se sont tous envolés. Et c'est un copain qui est venu me chercher, il était en face, il a compris que je m'en sortais pas. S'il était pas venu, je lâchais la caisse, je lâchais tout ».

Au secret du « nid »

« Il ne faut pas le claironner trop fort, mais certains aiment à laisser entendre que le gabion serait aussi un nid idéal pour abriter les amours illégitimes, je connais même des gens qui disent qu'ils sont mieux dans leur gabion qu'avec leur femme à la maison ! ».

Petit lexique du monde des étangs

Beta ou beton, noms occitans des barques à fond plat caractéristiques du littoral languedocien.

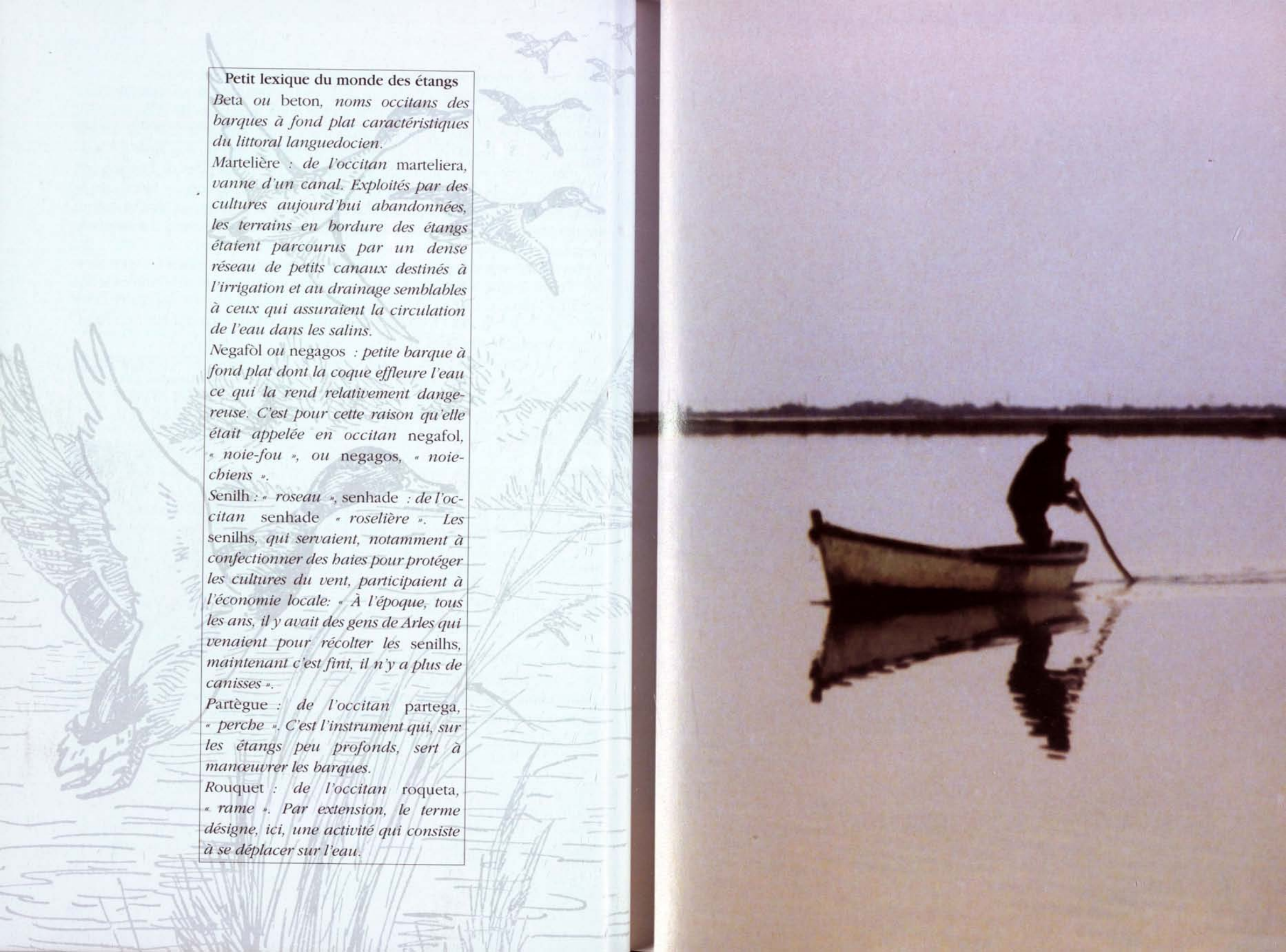
Martelière : de l'occitan marteliera, vanne d'un canal. Exploités par des cultures aujourd'hui abandonnées, les terrains en bordure des étangs étaient parcourus par un dense réseau de petits canaux destinés à l'irrigation et au drainage semblables à ceux qui assuraient la circulation de l'eau dans les salins.

Negafòl ou negagos : petite barque à fond plat dont la coque effleure l'eau ce qui la rend relativement dangereuse. C'est pour cette raison qu'elle était appelée en occitan negafol, « noie-fou », ou negagos, « noie-chiens ».

Senilh : « roseau », senhade : de l'occitan senhade « roselière ». Les senilhs, qui servaient, notamment à confectionner des haies pour protéger les cultures du vent, participaient à l'économie locale: « À l'époque, tous les ans, il y avait des gens de Arles qui venaient pour récolter les senilhs, maintenant c'est fini, il n'y a plus de canisses ».

Partègue : de l'occitan partega, « perche ». C'est l'instrument qui, sur les étangs peu profonds, sert à manœuvrer les barques.

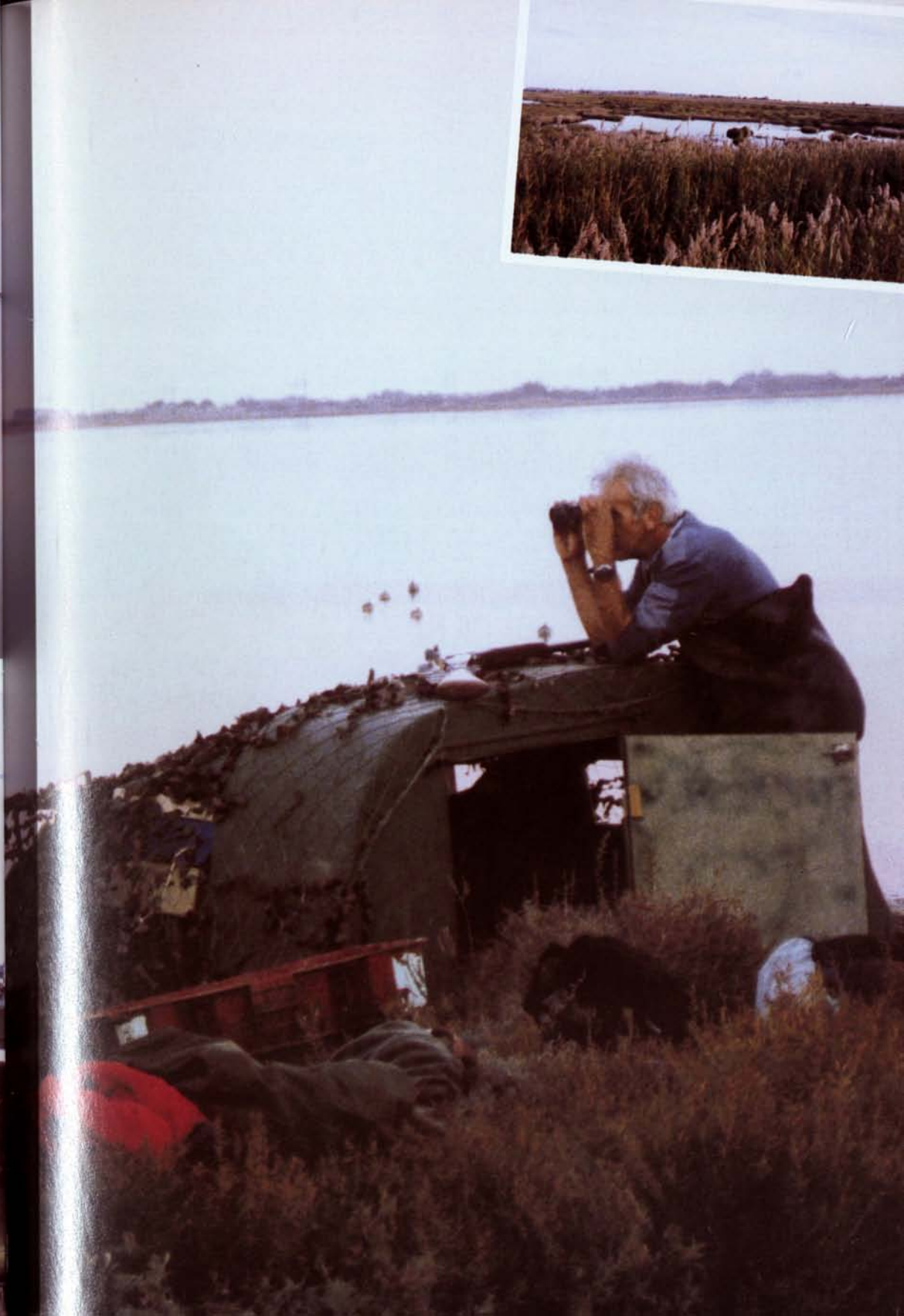
Rouquet : de l'occitan roqueta, « rame ». Par extension, le terme désigne, ici, une activité qui consiste à se déplacer sur l'eau.

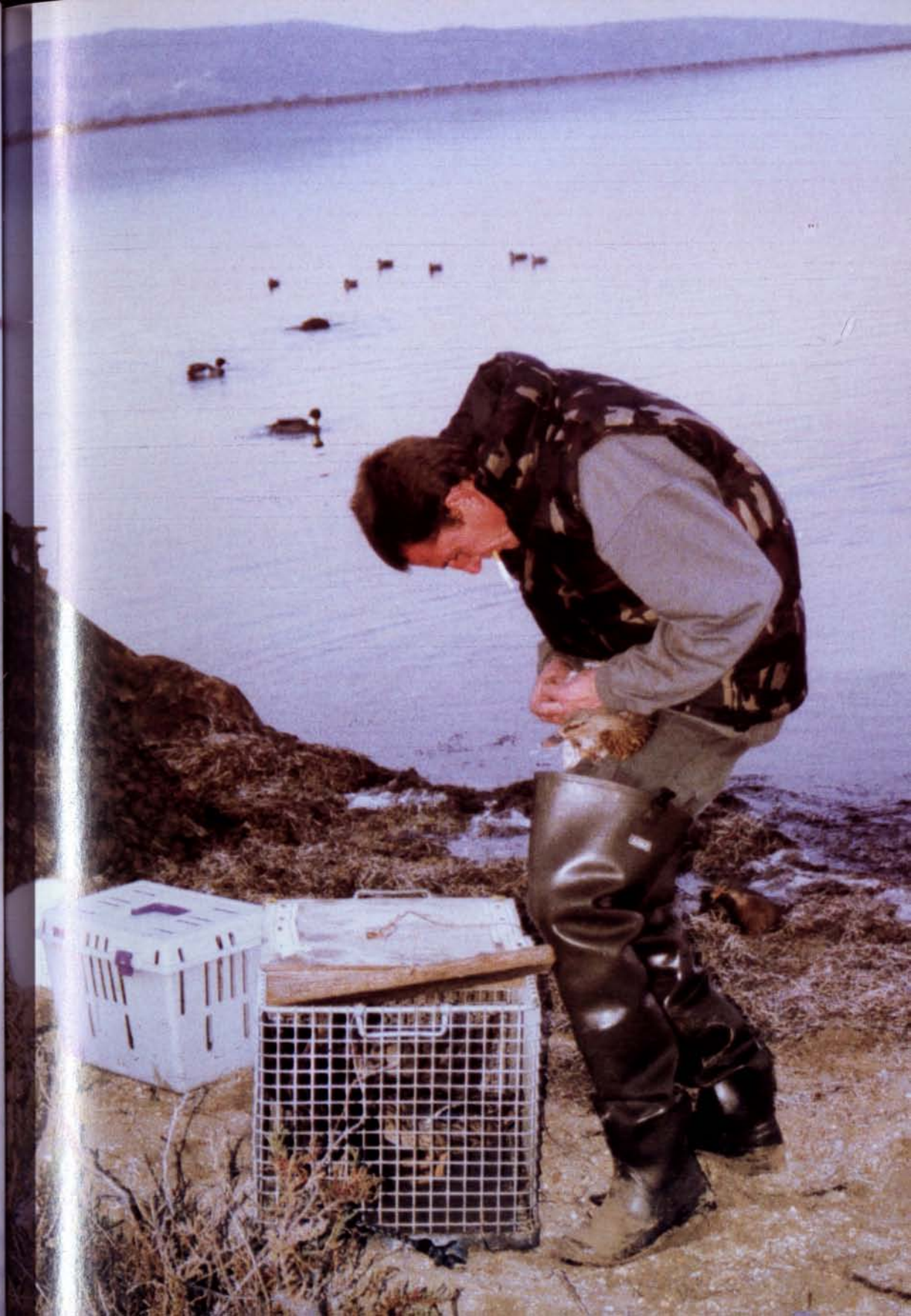




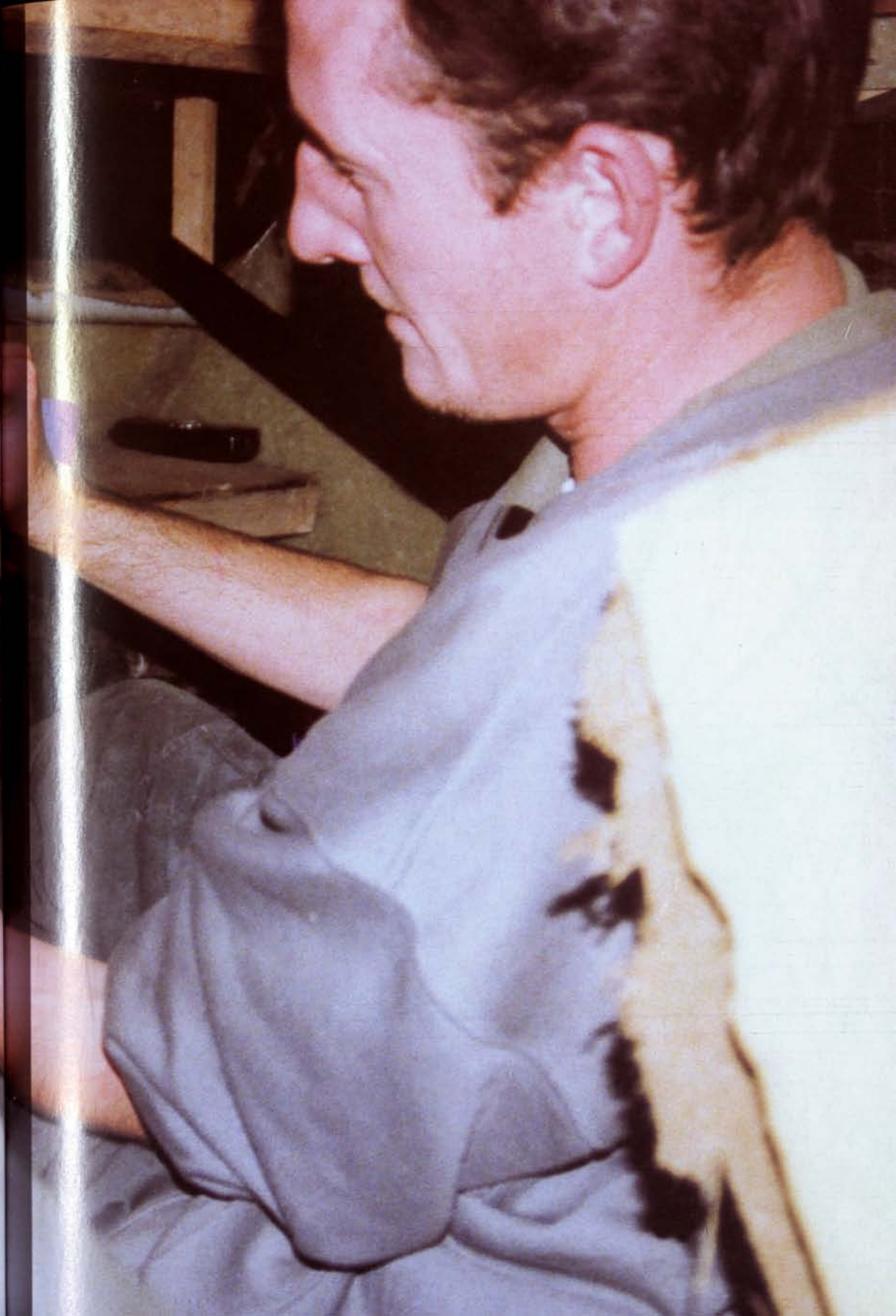














Pratiques



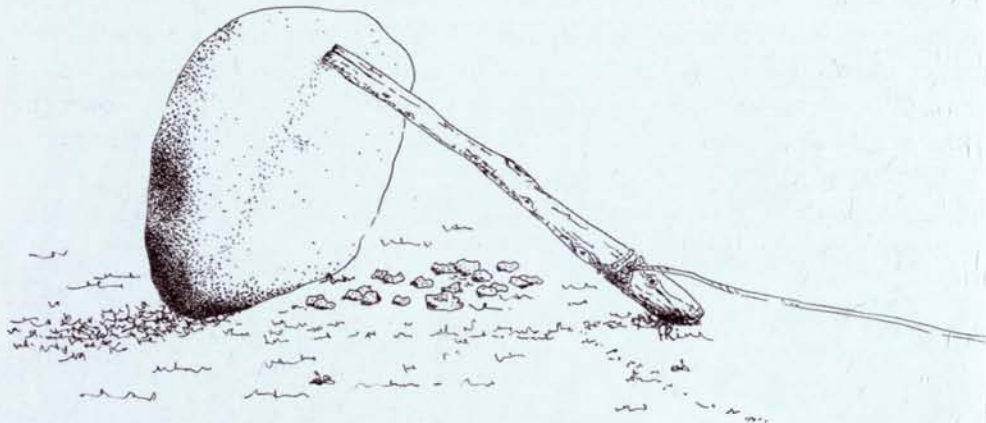
Le temps de l'initiation

En marge de la chasse

Le piégeage des petits oiseaux fut longtemps une occupation traditionnelle des jeunes garçons. Le système le plus courant était celui de la *trapette* : un peu de mie de pain était disposée sous une pierre plate soutenue par un bout de branche, en venant picorer la nourriture, l'oiseau faisait tomber la pierre et était assommé. Cela se pratiquait surtout l'hiver lorsque la terre gelée n'offrait aucune nourriture :

« Quand il y avait la neige, je passais des journées entières dans un trou à tirer les ficelles, à mettre des appâts, des pièges. J'attrapais des moineaux, des rouges gorges, je ne faisais pas la distinction. Et ça, on ne le jetait pas, on le mangeait ! Mais je ne le faisais pas pour manger ».

Plus tard, en grandissant, une autre grande affaire était, au printemps, la quête des oisillons dans les nids. Il s'agissait de s'en emparer pour les apprivoiser. De la prime enfance à l'adolescence, des nids faciles à atteindre dans les haies, à ceux haut perchés dans les arbres, la succession des âges correspondait à des captures de plus en plus difficiles et valorisées. Mais ces deux activités, très largement partagées et attestées dans toutes les régions rurales, ne constituaient pas à proprement parler un apprentissage de la chasse. Il s'agit, en effet, d'une toute autre initiation qui, à travers la relation au monde des oiseaux, conduit les garçons vers la maîtrise de la virilité et du langage amoureux¹.



¹ Voir à ce propos Daniel Fabre, « La voie des oiseaux », *L'Homme* n° 99, juillet-sept 1986, pp. 7-40.

Une affaire de passion

Le véritable apprentissage de la chasse se fait en parallèle et est plus sélectif puisque, ici, ce n'est pas l'ensemble du groupe des garçons qui est concerné mais seulement quelques individus :

« On est chasseur ou on n'est pas chasseur. Moi j'ai quatre enfants, il y en a deux qui sont chasseurs. Il y a une fille : tirer un coup de fusil ça ne la dérangerait pas, elle est venue aux appelants, on a tué une foulque, elle était très excitée, mais après tuer un petit lapin ça, ça ne lui va pas bien. Et j'en ai un, il est végétarien ! Lui il voit beaucoup d'animaux, il est tout le temps dehors, il est en train de faire un trek au Népal. Lui, il ne tirera pas. Je crois qu'on le porte ça, il y a une éducation, une culture, mais on le porte... ».

La chasse est donc d'abord une vocation, une passion qui s'affirme dès la petite enfance :

« La passion de la chasse ça ne s'explique pas, il faut le vivre ça. Moi, avant, quand il y avait l'ouverture de la chasse, je ne dormais pas les deux nuits avant. Je me souviens, j'étais gamin, et il me tardait que ce soit midi pour savoir si mon père avait tué un lièvre. C'était un truc phénoménal ! Quand j'étais petit je me régalais de sentir l'odeur qu'avaient les chiens quand mon père revenait de la chasse, je me régalais de sentir cette odeur de romarin et de ciste de Montpellier. Ils passaient dans les genévriers aussi. Je me régalais de les sentir ».

Placé en meilleure position de médiateur que le père, c'est souvent le grand-père, un oncle ou un ami de la famille qui, emmenant régulièrement l'enfant avec lui, va jouer le rôle d'initiateur. Mais, plus que dans l'acquisition de techniques cynégétiques précises, ce premier apprentissage de la chasse réside dans la découverte de la nature, dans l'appréhension de ses beautés, de ses mystères et de ses règles. Longues observations, courses dans les collines ou les étangs, retours triomphants ou simplement heureux après une immersion dans le monde sauvage, c'est dans le plaisir de la pratique que se confirment et se reconnaissent les qualités qui feront le *bon* chasseur.



Promenade sur l'étang dans les années 1950. Le béton vient d'être offert à l'un des deux jeunes pour sa réussite à la première partie du baccalauréat. (coll. privée)

« Mon premier sanglier »

« A neuf ans j'ai tué mon premier sanglier ! Et, à l'époque, des sangliers il s'en tuait rarement. C'était avec mon grand-père, j'allais le soir à l'affût avec lui. Et un soir, on était là, à l'affût, et moi je dormais, un gosse de neuf ans ! Il me réveille, il me tape, il me dit " le sanglier ! ". Je prends le fusil, je ne sais pas si j'ai épaulé, je ne sais pas ce que j'ai fait... Il me dit : « tu l'as tué ! ». Un sanglier de trente kilos, ça, je m'en rappelle. Eh bien, mon grand-père est descendu jusqu'au village en vélo, avec moi sur le porte-bagage, il a pris une brouette, il m'a mis dans la brouette, j'étais tellement fier ! Et on est remonté là haut chercher ce sanglier. Et puis il a redescendu la brouette, le sanglier et moi par dessus jusqu'au village ! ».

Tous les chasseurs n'aiment pas la chasse...

« J'ai pris le permis lors de mes dix-huit ans et je ne l'ai renouvelé qu'une seule fois. Arpenter la garrigue pendant des heures, du lever au coucher du soleil, faire une petite halte pour le repas de midi, en général dans un endroit abrité du vent, traquer les compagnies de perdreaux, voir quelques lapins ou plus rarement un oreillard, revenir fourbu, harassé, les jambes égratignées par les broussailles, avec parfois une piéce ou deux dans la gibecière, ce n'était pas pour me plaire. J'avais certainement pris un grand bol d'air, gonflé mes poumons des senteurs du thym et du romarin de la garrigue, mais je jugeais que ce n'était pas suffisant pour tant d'énergie dépensée.

...et encore moins la chasse au canard

Deux ou trois expériences m'ont suffi pour abandonner ce genre de sport. Février... il faut choisir un jour où le vent de Cers souffle à vous renverser debout, endurer ce vent en rafales, supporter le froid et marcher pendant des heures avant de trouver un poste. Notre lieu de prédilection se situait à La Sèche, une bande de terre entre les étangs qui menait de la gare de Gruissan Tournebelle jusqu'à l'île Sainte-Lucie. Là coule le canal de la Robine et défilent les trains sur la voie ferrée. Il n'était pas rare de voir des wagons à l'arrêt renversés par la force du vent qui les prenait de travers. De part et d'autre de cette langue de terre, les immenses étangs avec leurs eaux grises tellement elles sont remuées par le vent. Sur le chemin de leur migration, les canards y passent la nuit et, à l'espoir du matin ou du soir, il volent d'un étang à l'autre. Les chasseurs sont là, eux aussi, alignés tous les cinquante mètres dans leurs ragues de pierre sèche, transis de froid et écarquillant les yeux dans l'aube naissante. Il faut deviner le vol qui se profile dans le lointain, peut-être vingt, peut-être quarante pièces disposées en triangle. Il ne faut pas tirer sur les premiers volatiles toujours trop haut, mais attendre la fin du cortège qui amorce son piqué lorsque les premiers ont choisi le point d'amerrissage. Enfin, et surtout, il faut savoir apprécier les distances ce qui n'est pas facile dans un ciel privé de tout repère. On peut passer l'heure d'espoir sans tirer un seul coup de fusil alors qu'on a aperçu des centaines de canards. On peut aussi voir deux ou trois chasseurs tirer sur le même vol, se disputer la même pièce et souvent en arriver aux coups. Attendre... voir... viser... tirer... se précipiter dans l'étang glacé avec ces cuisardes qui rendent la démarche malaisée, négocier avec le voisin et regarder si le plomb meurtrier a atteint le gibier à droite ou à gauche, et avoir des arguments très persuasifs pour ne pas en arriver à se battre ». (Manuscrit de Claude Fagedet)

Manger

Entre hier et aujourd'hui

Du chasseur prédateur des temps préhistoriques au chasseur sportif et écologiste d'aujourd'hui, la chasse est inscrite dans la dynamique de l'histoire de l'humanité. Pour autant, on ne saurait réduire à une simple évolution les différences, voire les oppositions, qui partagent la pratique en deux schémas fondamentaux : chasser pour manger/chasser pour le plaisir, puiser sans discernement dans le monde sauvage/pratiquer une gestion du gibier. Il semble en effet, que la chasse ait été de tous temps une activité à facettes multiples, traversée par des courants divers, parfois contradictoires. Et s'il paraît évident que l'homme, aujourd'hui, n'a plus besoin de la chasse pour se nourrir du strict point physiologique, cela ne veut pas dire qu'elle ne réponde pas à d'autres fonctions alimentaires, symboliques et sociales cette fois.

Chasse et cueillette

« Moi, j'ai connu les vieux pêcheurs de Bages pour qui la chasse c'était pour se nourrir. Ils se servaient de *capucières*, maintenant ça c'est interdit. Les *capucières* ce sont des filets, qu'on met à plat dans l'eau. Et c'est fait pour attraper les canards plongeurs. Les canards, ils plongent, et quand ils ressortent ils se prennent dans la *capucière*. Les gens du pays, ils vivaient sur l'étang. Vous retrouverez cette mentalité à Bages, à Gruissan, tous ces gens ils vivaient sur le milieu, c'étaient des cueilleurs. Ils prenaient ce qu'il y avait, il y avait des canards, ils prenaient des canards. Je suis né en 46, et, à cette époque là, il fallait faire attention aux cartouches, ils partaient avec quatre cartouches, et avec ça, il fallait qu'ils ramènent un paquet de canards. C'était alimentaire ».

Dans la première moitié du XX^{ème} siècle, le gibier d'eau fait partie, à l'égal des produits de la pêche professionnelle, de l'économie de subsistance. A Leucate, par exemple, les canards sont vendus au même titre que les poissons :



Cabanes de pêcheurs sur la plage dans la première moitié du XX^{ème} siècle. Construites de senhils (roseaux), elles étaient renouvelées chaque année. Habitat temporaire pour le temps de la saison de pêche, elles pouvaient servir d'abri lors des parties de chasse.

« Ici, ça a toujours été une station, et donc il y a toujours eu des étrangers qui en achetaient. Et puis les pêcheurs allaient aussi vendre à Narbonne. Il y avait des femmes spécialistes qui prenaient le train, qui allaient sur le marché à Narbonne, ou même chez le client. Ils avaient une clientèle qui les recevaient à bras ouverts. Elles portaient le poisson et les canards ».

Mais peut-on, ici, parler véritablement de *chasse* au sens moderne du mot, c'est-à-dire englobant une dimension de sport et de loisir ? Ne faut-il pas plutôt utiliser comme notre témoin le terme de *cueillette*, – « c'étaient des *cueilleurs* » – qui renvoie à la simple idée de prélèvement des biens naturels ? De la même façon, sur le littoral et à l'intérieur des terres, les lapins, qui prolifèrent à foison dans les vignes où ils dévorent les bourgeons et menacent la survie des jeunes plants, sont un aliment de base de l'alimentation quotidienne des plus démunis :

« Le lapin on le mangeait comme ça, on en faisait du pâté, on en faisait du confit, on faisait même de la soupe de lapin, tellement on en mangeait... Et, en plus, on vendait les peaux ».

A cette époque, les lapins ne sont pas classés gibier mais nuisibles et leur piégeage est autorisé. Chaque jour les viticulteurs en ramassent plusieurs dans les collets :

« Il fallait aller piéger, c'était une corvée d'aller piéger. Chez nous, les lapins qu'on attrapait comme ça, on ne les mangeait pas. A part ceux qui étaient tués net. Ceux qui étaient pris aux pattes, on les donnait, parce que mon grand-père disait qu'ils étaient fiévreux. Puis on n'en



avait pas besoin, des lapins on en attrapait partout, ils rentraient même dans les vignes qui étaient grillagées. Alors, des fois, ma grand-mère disait : « Joseph je mangerai bien un garenne ». Alors, mon grand-père prenait le fusil et demi-heure après, il revenait avec un garenne. Il y avait aussi les chiens qui chassaient tout seuls quand on était aux vignes. On avait une briquette, elle chassait à l'affût, elle se mettait derrière un mur, et quand le lapin sautait, hop, elle l'attrapait. On n'avait qu'à aller ramasser le lapin. Ou on le laissait au chien, il le mangeait. Il fallait les faire disparaître les lapins. Et tout l'été, on mettait des papiers pour protéger les souches, et ils vous mangeaient le papier, alors il fallait mettre autre chose ! ».

La notion de *chasse* est, cependant, présente, mais elle s'applique à un tout autre type d'activité :

« Mon grand-père, à Durban, quand il chassait à l'époque, la chasse c'était toujours le côté festif, et c'était toujours entre copains. Le matin, c'était la grillade, les escargots, et à midi, ma mère leur amenait le cassoulet à telle cabane de vigne, ou un plat chaud, l'hiver, tout ça... Mais quand il voulait tuer un lapin, il y allait en demi-heure ! Ce n'était pas de la chasse : il allait chercher un lapin pour manger ».

A Bages, les pêcheurs séparent pareillement le *ramassage* des canards qui relève directement de leur métier et la *chasse*, axée, elle, sur la convivialité :

« Ils chassaient aussi pour le plaisir. Mon grand-père me disait qu'ils faisaient des battues aux foulques, et il avait les mains à ne plus pouvoir tenir le fusil tellement il était chaud ! Parce que c'est vrai qu'il y avait beaucoup de foulques et de canards. Alors tous *ramassaient* des canards. Avec les filets, ils calaient aux canards comme ils calaient aux anguilles. Tous le faisaient. Mais pour chasser vraiment, ils ne chassaient pas tous. Perdre la journée pour chasser, non. Et puis, tout autour de l'étang, il y avait plein de petites maisons qui sont en ruines maintenant. A l'époque ils n'avaient pas de moteurs, ils avaient des voiles latines, et, quand le vent était contraire, ils étaient obligés de remonter le courant à la *partègue*. Alors, des fois, ils couchaient sur place. Et ces cabanes de pêcheurs servaient aussi de cabanes de chasse. Parce qu'il y avait des citadins qui venaient là, ils payaient le repas aux pêcheurs, ils leur portaient des bouteilles, des casse-croûtes et ils faisaient une espèce de fête de chasse. Ils restaient deux ou trois jours à faire la fiesta, c'était surtout ça ».

Deux dimensions de la chasse, distinctes mais concomitantes, cohabitaient donc dans la société traditionnelle, « à l'époque, ils avaient deux façons de chasser, une alimentaire, une festive. Et on a perdu la chasse alimentaire, on n'a plus qu'une chasse festive et culturelle ».

Une économie de cartouches

« Les sarcelles c'est petit, il n'y a pas grand chose à manger. D'ailleurs, à l'époque, on disait qu'il fallait être deux pour manger une sarcelle : la sarcelle et celui qui la mange ! Et c'est pour ça que mon père, quand il en chassait, il fallait qu'il soit sûr d'en tuer, au moins, trois ou quatre d'un seul coup de fusil. Sinon il trouvait que ça ne valait pas le coup de dépenser une cartouche ! ».

Des betons pour la pêche, la chasse, la plaisance

« Autrefois de nombreux pêcheurs avaient un beton de chasse et chassaient le gibier d'eau sur les étangs. Des sauniers, des ouvriers agricoles, quelques particuliers armaient en plaisance ». Tous utilisaient des appelants et passaient la nuit entière en chasse. Il fallait caler le beton dans les senilhs. Les oiseaux, ainsi, ne les voyaient pas et répondaient aux appels des appeaux sans méfiance. On avançait à la partègue et on tirait bouis, colverts, siffleurs, sarcelles. On poursuivait les foulques groupés volant bas l'hiver. Il s'en tirait beaucoup. Le partage se faisait le jour venu, entre les chasseurs rassemblés.

A l'Ayrolle, à plat ventre dans le beton, s'aidant seulement d'une partègue plombée pour bien toucher le fond et pour avancer en silence, le chasseur tirait foulques et canards qui se laissaient surprendre en nombre. Ces betons servaient aussi à rasailler dans les canaux (rasailler, utiliser le rasal, un filet plombé qui est lancé par le pêcheur). Pendant la guerre et les restrictions la chasse au gibier d'eau fut bien utile pour alimenter la population. Les chasseurs n'utilisaient pas la voile pour chasser mais seulement la partègue et éventuellement les rames. Seuls ceux qui utilisaient ces petits bateaux pour la plaisance avançaient à la voile. Il ne reste à Gruissan qu'un seul beton de chasse en cours de restauration ». (Témoignage de Jean Boucabeille, pêcheur retraité, recueilli par Marie Rose Taussac)

Chasse ou pêche ?

« Du temps de mon père, et même dans ma jeunesse, le jour de l'ouverture, les chasseurs de Leucate pratiquaient une chasse spectaculaire : la chasse aux perdreaux en bateau ! Ils faisaient deux groupes, un en haut sur la falaise, là où il y a les phares, et un autre en bas, sur la mer, dans une barque. Ceux d'en haut poussaient les perdreaux. C'étaient des jeunes perdreaux, et quand ils arrivaient au bord de la falaise, ils se jetaient dans la mer, et là, ils n'arrivaient pas à rejoindre le bord. Alors ceux d'en bas les attrapaient dans l'eau, comme ça, à la main. Comme ça ils économisaient les cartouches ! Mais c'est surtout le principe qui était beau : chasser le perdreau avec des barques ! ».

Une question d'éthique

Dans le discours populaire, un double opprobre stigmatise aujourd'hui deux comportements opposés, celui du *viandard* qui va à la chasse comme on va aux provisions et celui du chasseur qui, dédaigneux de la chair de l'animal qu'il vient de tuer, la laisse perdre comme c'est le cas dans la quête du trophée. Celle-ci est assez rare dans notre région et ne suscite donc que peu de commentaires. Ce qui est surtout condamné c'est l'attitude des négligents

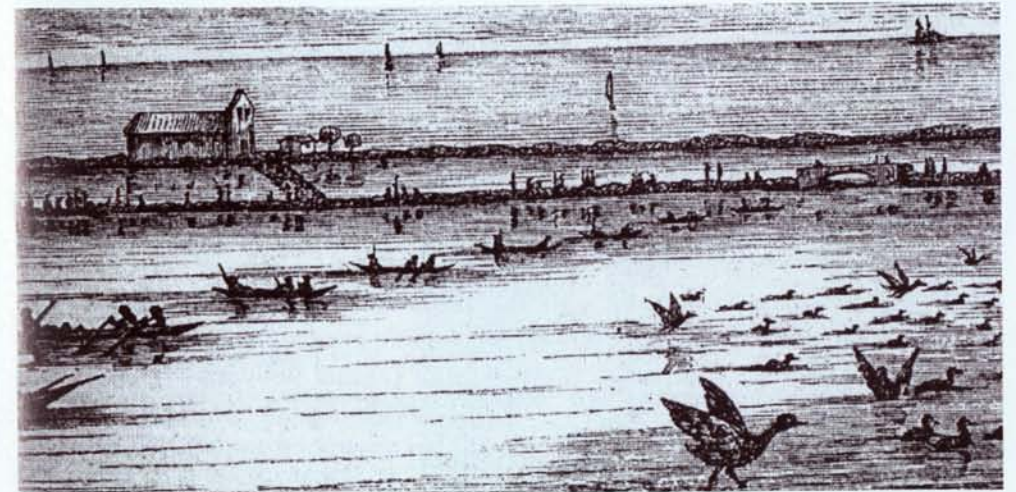
qui abandonnent une proie blessée ou même morte pour faire l'économie d'une recherche qui peut s'avérer fastidieuse :

« Un chasseur doit tout mettre en œuvre, quand il tue du gibier, pour le retrouver. Si vous blessez une foulque, c'est pas la peine d'aller en tuer d'autres si vous n'avez pas récupéré la première. Bon, si elle vous échappe, elle vous échappe, mais il faut tout mettre en œuvre pour la retrouver. Il ne faut pas tuer, tuer, pour faire un stock. Il faut tuer, mais les pièces qui sont blessées, touchées, il faut les récupérer. Je crois que ça fait partie d'une éthique de la chasse ».

De la même façon, le gibier une fois tué doit impérativement être mangé. Quitte quelquefois à se forcer :

« Il y a beaucoup de canards qui ont un goût très prononcé. Le canard plongeur va se nourrir en eau profonde et il ne mange que des crustacés, il a donc une chair qui est relativement bonne. Par contre le canard de surface, comme le souchet est toute la journée dans la vase, à clapoter avec le bec pour essayer de manger des petits crustacés, mais en même temps il avale de la vase. Aussi, des fois, dès que vous le ramassez vous savez qu'il ne sera pas mangeable. Des fois, on insiste quand même, parce que quand on a tué un animal c'est pas pour le jeter. Mais il faut laisser la cuisine ouverte pendant trois jours pour évacuer l'odeur. Parce que ça sent très fort, c'est atroce. Surtout à l'ouverture, quand il fait chaud. On essaie quand même de faire un effort. Moi, je fais l'effort pour rendre hommage au gibier ».

On peut donc dire, de façon schématique, que le *bon* chasseur ne chasse pas pour manger mais qu'il doit manger ce qu'il a chassé. Une autre alternative, cependant, s'offre à lui, celle de *donner* son gibier.



Battue aux foulques

Autour du don

« Je n'ai jamais vendu du gibier, jamais, jamais. Même quand on a voulu m'en acheter, jamais je n'ai voulu. J'ai toujours donné le gibier que je ne consommait pas moi-même. Une seule fois j'en ai donné à n'importe qui. C'était un jour où j'ai tué huit foulques sans trop m'en rendre compte. Je croyais qu'elle était blessée et qu'elle repartait, en réalité c'en étaient d'autres. Je me suis retrouvé avec huit foulques. Un chasseur passait, je lui ai demandé : « – Vous aimez les foulques ? – Oui oui ». Voilà. C'est la seule fois où j'ai donné du gibier à quelqu'un que je ne connaissais pas ».

Mais, la plupart du temps, le don n'est pas accidentel. Loin d'être une manifestation annexe, le don de gibier est, au contraire, véritablement consubstantiel à la chasse. A moins d'être un *viandard* invétéré ou de se situer dans un autre registre que celui de la chasse véritable, c'est-à-dire, par exemple, le braconnage alimentaire, le chasseur a toujours l'habitude d'offrir. Et ceci, bien sûr, comme c'est toujours le cas pour le don, dans le cadre très codifié des systèmes d'échanges qui régissent la vie sociale. En principe, sauf exceptionnellement, on ne donne pas à n'importe qui. On donne autour de soi, dans un cercle qui va s'élargissant de la famille aux relations éloignées. Cet acte ne dévalorise en rien le gibier puisque autant celui qui l'offre que celui qui le reçoit reconnaît en lui un bien précieux, *inestimable* au sens propre puisque la vente en est, bien souvent, interdite. Se faire donner du gibier est pour tous ceux qui ne sont pas chasseurs la seule façon d'accéder à cette part de nourriture sauvage :

« J'avais une voisine, elle est décédée la pauvre, elle me disait : « Jean quand tu en auras des foulques... », « Tu en as des foulques ? ». Alors de temps en temps j'allais lui en faire un fricot et je les lui donnais ».

Il est assez habituel, aujourd'hui, d'entendre dire, chez les chasseurs mêmes, que le congélateur, en permettant la consommation différée du gibier, a tué le don. Outre qu'il existait jadis d'autres techniques de conservation telles que la fabrication de confits et de pâtés, cette assertion rend compte, en fait, d'une transformation dans la structure des liens communautaires. Si l'on donne moins qu'hier, c'est, en fait, parce que, souvent, l'occasion manque. Une partie de la population est allée travailler en ville et n'habite plus au village, où bon nombre de maisons restent fermées durant tout l'hiver. Il faut donc attendre le dimanche, ou les vacances pour renouer avec la sociabilité traditionnelle. Le congélateur, alors, justement parce qu'il autorise une consommation différée, est l'instrument autour duquel peuvent s'organiser de nouvelles façons de donner et de partager le gibier. La famille, les amis, revenus pour l'été ou pour le temps d'un week-end seront conviés à venir en manger ou repartiront munis d'un sachet sorti du congélateur.

Le partage festif du gibier

Du repas entre amis ou en famille, jusqu'aux grands banquets ouverts à tous les membres extérieurs de la communauté, le gibier est, aujourd'hui, un élément important des ouvertures, de l'individu ou du groupe, à la vie sociale : « Quand on a une pièce intéressante, on en profite pour inviter, on ne le mange pas tout seul ». Mais ce qui était, hier, l'occasion de petits festins improvisés et avait le statut de *bien supplémentaire* fait désormais partie de l'économie domestique et y a valeur de *provision*. Les plus belles prises seront gardées pour les grandes fêtes, familiales ou calendaires, les autres serviront à agrémenter la table tout au long de l'année. On est donc passé d'une consommation opportuniste à une consommation programmée. Mais, frais ou congelé, le gibier a les mêmes attributs de mets convivial et festif.

Un bon exemple des fonctions sociales dévolues à cette nourriture est fourni par les grands repas organisés régulièrement par les chasseurs, et plus particulièrement, par les chasseurs de sangliers, groupes les mieux structurés. Dits « de la chasse », ces repas, qui peuvent être parfois bien arrosés, se déroulent toujours hors chasse et sans armes, pour des raisons évidentes de sécurité. Le sanglier, rôti, grillé ou en civet, y est en général à l'honneur. Les agapes peuvent se dérouler au restaurant mais, le plus souvent, elles ont lieu dans les « maisons de chasseurs » lorsqu'elles celles-ci sont assez grandes et assez bien aménagées. Sinon c'est le foyer du village ou une grande salle chez un particulier qui les accueillent. En prévision de cela, le groupe a, à l'avance, tout au long de la saison de chasse, soigneusement réservé à cet usage, au moment du découpage collectif, un certain nombre de pièces. Selon les lieux et les moments, ces repas sont plus ou moins ouverts sur l'extérieur, et une typologie succincte permet de voir que le partage du sanglier s'organise en cercles concentriques, du noyau du groupe des chasseurs de sanglier jusqu'aux marges de la communauté villageoise.

Il y a d'abord les petits repas qui, réservés aux seuls membres de la diane, se tiennent dans les *maisons de chasseurs*, lieux forts de la sociabilité masculine que la présence, encore très discrète, de quelques femmes chasseurs ne suffit pas à battre en brèche.

Fin de partie de chasse. Les participants à la battue se retrouvent sur le terrain, dans un local champêtre. Chacun fait goûter ses provisions aux autres, s'il les estime dignes d'être partagées – par exemple du jambon de sanglier de sa fabrication.



D'apparition assez récente, situées souvent à l'intérieur des villages, ces *maisons d'hommes*, loin de l'image de la cabane et du monde sauvage, apparaissent, au contraire, marquées par les traits de la vie domestique. Alimentées en eau et électricité, chauffées, confortables, on y trouve de vrais meubles, tables, chaises, bar, voire un canapé. Il y a, ensuite, les repas plus importants où sont conviés les autres chasseurs du village, les épouses, et parfois même la famille et les amis, et qui, eux, se font plutôt au restaurant. Il y a enfin les grands banquets qui sollicitent encore plus largement l'ensemble de la population locale et extra locale. Ainsi à Roquefort-des-Corbières, chaque été, depuis quelques années, les chasseurs préparent, dans leur *maison*, un gigantesque civet de sanglier qui est mangé sur la place du village :

« Au mois d'août on fait une grande fête sur la place. On se met sur la place, on bloque la rue, on bloque tout, et on est cinq cents personnes. On pourrait encore avoir plus de monde mais on arrête à cinq cents. Il y a le village, bien sûr, mais aussi les estivants, et des gens de toute la région. Il y a même les villages voisins qui réservent des places, c'est une fête qui est rentrée dans les mœurs et qui est très appréciée. Ce sont les chasseurs qui préparent tout et qui vont faire les courses. Tout le monde est sur le pont, on est quarante-cinq chasseurs et les épouses viennent aider, chacun a sa spécialité, tout est bien rôdé. On congèle cent à cent cinquante kilos de sanglier, puis on en achète chez un éleveur de Pennautier ».

Du plus restreint au plus large, du cercle viril de la *maison des chasseurs*, où, par la médiation du lieu, s'opère déjà une conversion positive du sanglier en viande *civilisée*, au festin géant où l'ajout de gibier d'élevage vient quelque peu l'édulcorer, le partage du sanglier met en scène un des rôles sociaux de cette nourriture sauvage : créer, au sein d'un jeu de distinctions, du lien entre les hommes.

Une cuisine rustique

« On a la chance d'avoir un endroit, la maison des chasseurs. Quelqu'un a donné le terrain, on a arrangé une cuisine, il y a un vaste jardin avec des tables. Et nous avons un ou deux cuisiniers bénévoles qui nous préparent la bourride d'anguilles ou les foulques ou autre chose. Sinon nous allons dans des restaurants, dans des granges. On mange du gibier mais autre chose aussi, souvent c'est la bourride d'anguilles. On essaie de faire deux ou trois fois dans l'année un repas de tradition où là on invite du monde, que ce soit les gardes nationaux, ou d'autres chasseurs, des gens à qui on veut faire plaisir ».

Manger le sauvage

« Les foulques, il y a des amateurs de foulques, moi je ne peux pas les sentir. Même dans la gibecière, l'odeur ça me dérange. Mais il y a des amateurs de foulques. C'est très bon, soi-disant. Mais moi, j'en ai mangé

une fois, ça ne m'a pas plu. Puis, cette odeur ! Même mon chien, il ne veut pas les ramasser ! ».

La question du goût révèle une riche gamme de variations autour desquelles chacun, qu'il soit ou non chasseur, affirme sa spécificité. Manger ou ne pas manger du gibier, manger celui-ci et non celui-là, tel morceau et pas tel autre, le préférer rôti ou en sauce, sont autant de façons par lesquelles l'individu affine son rapport au monde. Les manières de cuisiner, les usages de table, les modes de consommation, seul ou en groupe, sont, bien sûr, des éléments importants, mais, aussi, le fait que tous les gibiers ne sont pas égaux. Certains, comme les foulques ou les canards apparaissent plus marqués, d'autres plus anodins, comme le lapin ou les grives. Les premiers ne sont mangés que par quelques uns, les autres par presque tout le monde.

Mais, au delà même de ce que tout le monde reconnaît comme gibier, il est d'autres animaux au statut plus ambigu dont la consommation est réservée à un petit nombre. Le renard et le blaireau sont, en premier, de ceux-là. Symboles d'une chair sauvage impropre à la consommation et répugnante, la seule idée de leur possible ingurgitation provoque, généralement, dégoût et nausée. Seuls, quelques personnages, déjà porteurs, eux-mêmes, d'attributs particuliers – braconniers, « hommes des bois », chasseurs émérites, marginaux divers – se risquent à cette consommation et le font savoir signant là, de façon éclatante, leur différence avec l'ordre commun. Car, loin d'apparaître comme la preuve d'un manque de civilisation, cette singularité fait au contraire l'indice d'une remarquable maîtrise du monde naturel. Le mangeur de renard n'est pas un sauvage, il est, au contraire, un être éminemment social, un explorateur des lisières, prêt à partager avec les autres son savoir. Aussi convie-t-il, régulièrement, le plus souvent à leur insu, quelques individus qu'il estime les plus aptes à cette initiation :

« Et c'est chez lui que j'ai mangé, pour la première fois, un renard. Il ne me l'a pas dit. Il me l'a dit après. Moi, je croyais que c'était un chevreuil, je vous le dis sincèrement. Après, il m'a expliqué comment il faisait. Il enlevait la peau, il le mettait dans la rivière, dans le courant, il le laissait là pour



Renard

qu'il se lave. J'en ai mangé une fois ».

Manger du renard reste, toujours, un acte singulier, à la fois, l'apanage d'un petit groupe et un fait relativement rare. Celui qui ferait de ce mets un plat banal encourrait le risque de basculer dans une sauvagerie négative. Il est, cependant, des périodes où sa consommation s'ouvre plus largement, où les limites du bon usage reculent. Ce sont les périodes de bouleversement social, de guerre, en particulier. Le surgissement brutal d'un nouvel ordre des choses, la disparition des références habituelles induisent un trouble collectif à la faveur duquel s'opèrent des changements de catégories entre le licite et l'illécite, entre l'exceptionnel et l'ordinaire : « Moi du renard j'en ai mangé en Allemagne quand j'étais prisonnier, et du blaireau aussi ». Le renard n'est pas, alors, la seule nourriture atypique à pouvoir être consommé de façon quasi consensuelle. Hérissons, blaireaux, rapaces, mouettes, tout un ensemble d'animaux, habituellement situés à la frontière de l'immangeable deviennent mangeables : « Les gens pendant la guerre, ils disaient qu'ils mangeaient tous les oiseaux sauf les cormorans ».

Une géographie du sanglier

Un partage s'organise, parfois, dans la géographie même du corps de l'animal. Le sanglier peut ainsi faire l'objet d'un découpage symbolique, certaines zones étant réputées d'un goût plus fort. Défini comme un réceptacle privilégié de l'odeur et des qualités de sauvage, le foie est alors systématiquement réservé aux seuls piqueurs, c'est-à-dire aux chasseurs les plus intrépides de la battue, coureurs des bois, aptes plus que tout autres à l'assimilation de cette substance emblématique.

« Au moins une fois dans l'année »

Un civet de foulque

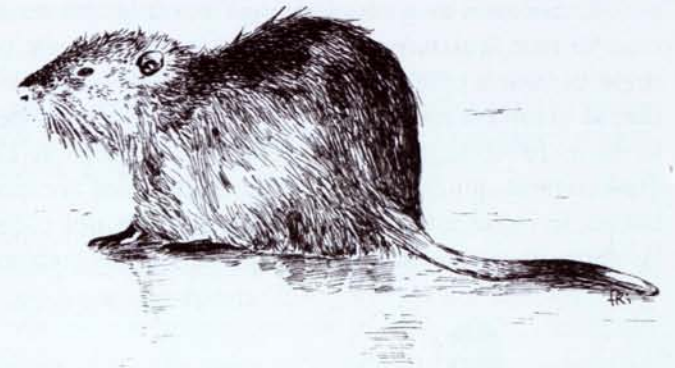
A Gruissan, jadis, la tradition voulait que l'on mange un civet de foulque « au moins une fois dans l'année ». Aujourd'hui le respect de la coutume passe surtout par les plus âgés :

« A la fin de la battue, presque personne ne les prend, surtout les jeunes, car ce n'est pas très ragoûtant, mais vous avez tous les anciens du village, quand on va chercher le pain, le matin, pour préparer la grillade qui nous disent : « Vous nous porterez de foulques ». L'autre jour j'ai rencontré un ancien, qui ne chasse plus, mais qui m'a dit : « Quand vous ferez une battue, pensez à moi, amenez m'en deux ou trois. Il faut manger une foulque au moins une fois dans l'année, c'est dans la tradition locale ».

« Des rats gondins »

Les traditions évoluent avec le temps, et signe de vitalité, s'adaptent aux nouveautés du jour. Le ragondin, petit mammifère rongeur des cours d'eau est depuis quelques années en fulgurante augmentation. Gibier quasiment inconnu hier et aujourd'hui plus qu'abondant, il rentre, peu à peu, dans la catégorie des animaux comestibles, mais est encore entouré de suspicion, et

référence notamment à son nom qui évoque celui du *rat*. Pour le faire reconnaître comme gibier à part entière et l'intégrer dans la coutume alimentaire, deux chasseurs, eux-mêmes récemment initiés, ont décidé d'en faire un objet de tradition :



« Avec mon fils, tous les ans, on mange un ragondin. La première fois que j'ai mangé un ragondin, c'était en Camargue, à un repas de chasseurs, on me dit : « On va manger un lièvre des marais ». Bon, il était en sauce, moi j'ai trouvé ça bon. Et puis après, on m'a dit : « Tu as mangé du ragondin ». Je n'y ai pas fait attention, j'ai cru qu'ils plaisantaient. Et puis, quelque temps après, de nouveau je suis revenu. On m'a dit : « On va manger du lièvre des marais à la broche ». Alors je regardais ce lièvre des marais, je me disais « mais ils ont une drôle de coupe ces lièvres des marais, ils n'ont pas les pattes longues à l'arrière, ils sont trapus, mais qu'est-ce que c'est que ça ? ». Et on m'a dit que c'étaient des ragondins. « Des rats gondins ! Des rats ! Oh ! J'ai dit, c'est pas possible ! ». J'en ai mangé un petit peu, ça a le goût de la viande de poulet, je vous le dis sincèrement. Et puis, après, comme mon fils était là, il m'a dit : « Papa, nous, tous les ans, maintenant, on en mangera un ». La première année, il y avait ma femme, ma fille, ma belle fille, mon beau fils, il y avait tout le monde. Mon fils avait mis la peau dans un sac, derrière un petit cabanon, et il y a un chien qui est allé chercher la peau ! Alors ma femme l'a vue : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Mais c'est un rat ! Qu'est-ce que vous avez fait encore ? ». Alors ça a été la guerre à la maison ! ».

Raffinements culinaires

Le gibier est un aliment qui mérite toute l'attention, à la fois, des cuisiniers et des convives. Daubes de sangliers, fricassée de lapins, grillades, salmis, cuissons au four ou au tourne-broche..., l'éventail des recettes couvre tout l'horizon des préparations culinaires, des plus rustiques au plus raffinées. Au sein de cet univers, la bécasse, qu'on la laisse faisander ou non, occupe une place de choix dans l'échelle des valeurs. Oiseau majestueux, réputé difficile à approcher, elle est, dit-on, « le désir de tout chasseur », et la réputation de la finesse de sa chair en fait un objet de convoitise pour les gourmets. Sa cuisson et sa dégustation font partie de la grande gastronomie de la chasse :

« La bécasse c'est un oiseau qu'il faut laisser pauser, *faisander* si on veut, mais le mot *faisander* ne va pas bien puisqu'il est construit sur *faisan*. Il faut donc la laisser pauser quelques jours et, à partir de là, elle prend une maturité, la chair est totalement détendue. On ne la vide pas, la bécasse. Et alors là, tu as toute la partie de chasse qui se déroule devant ton tourne-broche, évidemment qui doit être à main comme les anciens tourne-broches, avec la braise, le lèche-frite. Dessous on fait griller des rôties de pain, on attend que la chair du ventre se déchire, que les tripes tombent et alors on étend tout



dessus. Et puis, ce qu'il y a, c'est que la bécasse c'est comme l'ortolan, il faut la manger avec un drap sur la tête ».

Si, dans le cas de cette recette, il ne s'agit que d'exalter au mieux la saveur propre de la bécasse, d'autres préparations procèdent par adjonction d'ingrédients raffinés :

« La grive au tourne-broche, on ne peut pas l'expliquer ça ! Avec un grain de muscat dedans et un peu de foie gras ! Et bardée bien entendu ! ».

Parfois même, il semble que le désir de valorisation du gibier l'emporte sur son mérite intrinsèque, la recette visant à le transcender, comme ici, où un vieux chasseur a inventé la façon de transformer en un mets extraordinaire de simples foulques habituellement mangées grillées ou en civet :

« Moi, je les fais mariner deux jours dans de l'armagnac, puis je les farcis avec du foie gras et des truffes. Et après, je les mets au tourne-broche flambées à l'armagnac ».

« Il frota ses paupières où des paillettes dansaient, bailla, se tourna. Il espérait se rendre dormir. Au lieu de ça, il rumina ses soucis. Excédé, il rejeta les couvertures.

- Où tu vas ?

- Chasser.

Il gagna la cuisine et réveilla les braises. La flamme le reconforta un peu. Derrière la cloison, Michel murmurait en rêve.

- Ah jeunesse ! dit François se rappelant ses propres retours de fête, aux aubes d'antan.

Il ouvrit la fenêtre, prit sur le rebord, entre la vitre et le grillage de la moustiquaire, les grives tuées la veille, déjà plumées et les posa sur le gril, entre deux larges tranches de pain. Assis sur la chaise basse des enfants, il les regarda se dorner. Une quiétude éphé-

nère le gagna. Il se leva, entrouvrit à nouveau la fenêtre, le nez en éventail, huma le ciel.

- La brume n'est pas épaisse, qu'elle se lève avec le jour et j'attraperai quelque chose ! Il sortit son laguiole de sa poche, posa le gril avec les rôties sur la toile cirée. Des gouttes de jus dégoulinèrent. François eut un regard vers la chambre où sa femme dormait.

- Bab, elle le voit pas, je nettoierai après.

Il entama son déjeuner.

- Fameuses ses grives, j'en mangerai bien une demi-douzaine !

Il se coupa de nouvelles tranches de pain, se servit du vin ». (Josette Villefranque, *Le verjus*, Editions Subervie, Rodez, 1976, pp. 34-35)

Les « mangeurs de buse »

C'est ainsi qu'étaient, autrefois, surnommés les habitants de Leucate, les seuls sur tout le littoral à manger non seulement des buses mais aussi d'autres rapaces. « *Tot ça que vòla cassòla*. Tout ce qui vole va à la casserole » disait-on ici. La chasse faisait alors pleinement partie de l'économie de subsistance, mais dans les autres villages, les buses, classées nuisibles, étaient jugées indignes de la consommation. A Leucate, au contraire, elles étaient un mets très prisé, et leur passage, au mois de mai, mobilisait l'attention de toute la population :

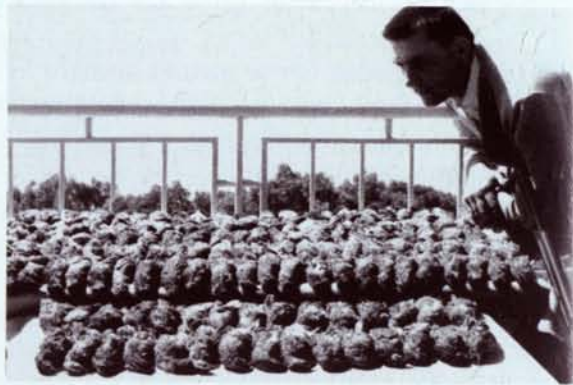
« Dès qu'il y avait un coup de vent d'ouest, tous les fusils étaient dehors. Même les vieux qui avaient le fusil à bourre encore ! Tout le monde sortait. On se mettait derrière le château, et elles arrivaient, elles s'étaient... On regardait en l'air, on avait mille buses qui passaient ! Qui passaient comme des papillons, là haut. Et alors, quand j'étais gosse, avant de rentrer en classe, on allait regarder les buses arriver. Et alors, attention, on en tuait des quantités extraordinaires ! Une fois, avec mon frère et mon père, nous sommes allés vers le Lydia, parce que là, on était les premiers à tirer. On avait pris des grands sacs d'avoine et allez. Moi, j'en avais tué 16, mon frère 16 ou 17 pareil, et mon père 10 de plus encore ! Et tout ça s'est mangé ! ».

Les buses se préparaient en civet ou grillées, « il fallait en compter une par personne parce qu'il n'y avait que les filets qui étaient bons, le reste était trop dur ». Les familles où il n'y avait pas de chasseurs recevaient une part de ce butin collectif, « ils se débrouillaient, il y avait toujours quelqu'un qui leur en donnait ». Le village vivait donc à l'heure des buses, les rues étaient pleines de plumes, et les instituteurs organisaient le ramassage des pattes que la Préfecture payait deux francs la paire, « avec cet argent l'école finançait le voyage de fin d'année. Et ils faisaient des voyages sensationnels par rapport aux autres villages ».

Puis les temps changèrent. La buse ne fut plus considérée comme nuisible et sa chasse fut interdite. Leucate dut renoncer à sa tradition mais son souvenir perdure toujours comme un attribut distinctif très valorisé :

« On était les mangeurs de buses ! Il n'y avait qu'à Leucate que ça se mangeait ! Parce que ça avait un goût particulier. Et moi, si on pouvait aujourd'hui, je mangerais encore volontiers un civet de buses ».

Une centaine de perdreaux soigneusement alignés : profusion déjà rare dans les années 1950. Un seul personnage, le frère du photographe, présente le butin de quatre chasseurs. On faisait appel à des professionnels pour immortaliser ces tableaux de chasse à la composition soignée.



A Gruissan, en 1945, quand manque la nourriture, la chasse retrouve son usage alimentaire et une aura de pratique dangereuse. Le territoire est bourré de mines et ces quatre chasseurs purent s'approvisionner en lapins au péril de leur vie. Ici, le photographe a fixé sur la pellicule le petit groupe intrépide, posant sur un terrain dévasté, près d'une machine de guerre ruinée, avec le village et la Tour Barberousse en toile de fond.

Sur les traces des chasseurs

Le passant, souvent, ne les voit pas, randonneur invétéré ou simple promeneur, il croise pourtant sur son chemin les traces des chasseurs, utilise même, parfois, les sentes taillées par eux dans le maquis ou le bois. Invité par les guides touristiques à la découverte d'une multitude d'autres signes qui vont des vestiges romains, wisigoths ou cathares à ceux du pastoralisme, il circule au cœur du paysage dans l'ignorance des usages actuels qui l'animent. Activité contemporaine, généralement critiquée par les nouveaux utilisateurs de l'espace sauvage, la chasse, enfermée dans son seul statut d'objet de controverse, est rarement perçue comme une tradition vivante. C'est pourquoi nous proposons, ici, une sorte de petit répertoire des marques, des plus visibles aux plus ténues, que les chasseurs impriment sur leur territoire. Un jeu de piste à la recherche d'une civilisation méconnue...

Les jardiniers de l'espace

Tout d'un coup, au cœur des terres les plus arides et les plus ensauvagées, un minuscule champ, inattendu, fraîchement labouré ou empli d'herbe tendre, surprend le promeneur. Parfois, un panneau vient expliciter le mystère : « culture à gibier ». Cette pratique, inconnue il n'y a guère, est aujourd'hui quasi générale. Il s'agit de fixer la faune sauvage en lui fournissant de quoi manger sur place :

« A Leucate on sème 17 hectares de graines. Dans un pays comme le nôtre qui est sec comme un os, le blé, il est à peine haut d'une quinzaine de centimètres, ça fait rigoler tous les producteurs de blé. Mais c'est à la portée des oiseaux, du petit oiseau nouveau né qui va man-



ger le vert, et de l'oiseau adulte qui va manger le grain ».

Les associations communales de chasseurs se réunissent aujourd'hui souvent en Groupements d'intérêt cynégétique (G.I.C), ce qui leur permet d'acheter du matériel performant et, parfois, d'engager un salarié pour effectuer un grand nombre de travaux : aménagement de chemins, débroussaillage, labours et ensemencements des champs, mais aussi création et entretien de petites réserves d'eau, citernes et abreuvoirs. Le GIC des Corbières Maritimes gère ainsi le territoire de 22 communes :

« Cette année, on n'a mis que du blé tendre. L'an dernier on avait mis des vesces. Comme on ne récolte pas, chaque année il repousse un peu des années précédentes, cette année, il va



repousser des vesces de l'an dernier, du sorgho de l'année avant, un peu de tout. Et, pour semer, voilà comme on fait, c'est pas compliqué,

on laboure tout, et puis on ne sème que la moitié du champ. Cette année on sème le côté droit du champ, et l'année suivante on sème le

côté gauche. Parce que si vous semez sur des graines qui n'ont pas été mangées, ça fait un surplus de semences et ça s'étouffe, ça ne marche pas bien ».

Les *lavognes*, petits abreuvoirs en ciment, tels qu'on les rencontre dans les zones d'élevage à brebis, jalonnent partout les garrigues, et dès le mois de mai, avant même que la sécheresse ne s'installe, les chasseurs viennent régulièrement les remplir. Souvent, une *lavogne* jouxte la culture à gibier, et, dans les endroits à sangliers, une *champa*, une mare boueuse et un poteau enduit de goudron complètent l'installation :

« Le point d'eau c'est pour que tout le monde boive, les sangliers, les oiseaux, les perdreaux, tout le monde y va, et la souille c'est un trou à côté pour que les sangliers s'y roulent. Ils adorent ça. Le poteau ils vont s'y gratter après s'être roulés dans la boue. Nous, sur le plateau, on a des terres qui les attirent, peut-être parce que ce sont des argiles qui collent. Le goudron c'est un anti-puces pour les sangliers. Vous remarquerez que, sur les poteaux téléphoniques enduits de goudron, il y a énormément de poils de sangliers, ils adorent l'odeur du goudron et ils viennent se frotter, ça leur permet d'enlever les parasites ».

Emerveillé par la découverte qu'il venait de faire de ce rôle des chasseurs dans le maintien de la faune sauvage, un touriste un jour déclara à l'un d'entre eux : « Mais c'est fabuleux ça ! Jamais je n'aurais pensé qu'on puisse faire du blé, apporter de l'eau pour les animaux ! Mais c'est magnifique ! Vous êtes des *jardiniers de l'espace* ! ». Le mot semble juste. Il renvoie à une double extension du sens du mot *jardin*, d'abord en terme d'espace puisque, ici, le jardin n'est pas le lieu habituellement clos mais au contraire un *espace* grand ouvert, ensuite en terme d'*espèce* puisque ce qui est cultivé, ici, n'est pas seulement végétal mais aussi de l'animal. *Jardiniers*, les chasseurs le sont donc, à double titre, cultivateurs et éleveurs du sauvage.

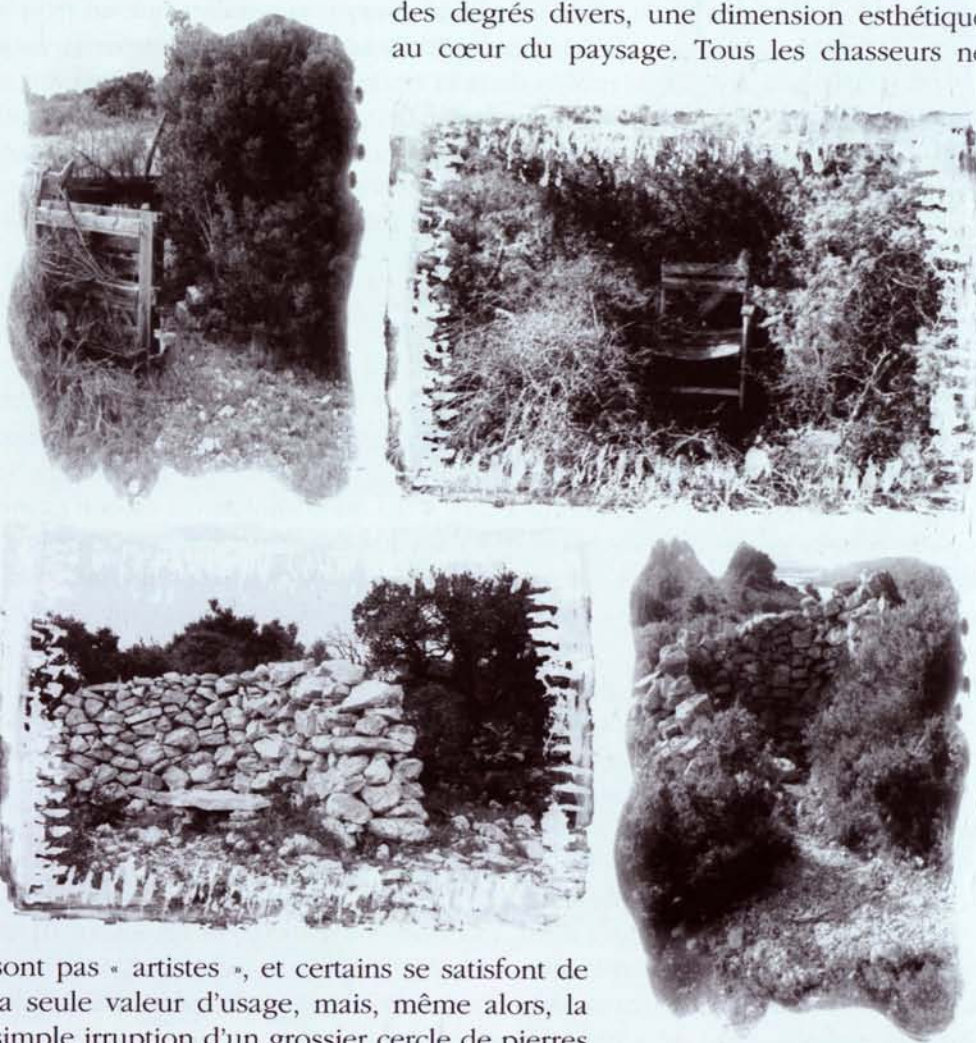
Assietadors, abris, cabanes

Le long des chemins, sur les crêtes, sur les pentes escarpées, au milieu des plateaux, en branchage, en bois, en pierres, éphémères ou pérennes, simples ou sophistiqués, en état ou abandonnés, les postes d'affût sont des marques prégnantes de la dimension statique et contemplative de la chasse :

« Que ce soit pour le sanglier dans le massif des Corbières ou pour les palombes sur la zone littorale, on s'installe dans de très bonnes conditions, on se fait un super affût, quelque chose de magnifique, avec des pierres. On en a plein la vue ! Sur le littoral, tu as le Canigou qui se baigne dans l'étang, tu as une vue sur la mer avec le soleil qui se lève le matin... ! ».

Tout varie, en fait, selon le type de chasse et selon le terrain, mais aussi selon le goût de chacun. Les affûts à sangliers sont le plus souvent, de simples

assietadors, c'est-à-dire des sièges faits de deux ou trois pierres plates empilées ou d'un tronc taillé sur place avec ou sans dossier. Mais sous cette apparence de choses frustes, les *assietadors* sont, déjà, de remarquables exemples d'une création populaire alliant rusticité et maîtrise du savoir faire, fantaisie et efficacité fonctionnelle. A la fois abri et cachette, les affûts aux oiseaux migrateurs sont plus élaborés et, outre le choix, souvent subtil, de leur emplacement, relèvent, encore davantage, du même jeu, à la fois technique et ludique, avec les éléments. Construits en pierre sèche comme de petites cabanes à ciel ouvert, creusés dans la masse des buissons, ou bâtis en hauteur dans les arbres, tous introduisent, de façon discrète et à des degrés divers, une dimension esthétique au cœur du paysage. Tous les chasseurs ne



sont pas « artistes », et certains se satisfont de la seule valeur d'usage, mais, même alors, la simple irruption d'un grossier cercle de pierres dans la mer de cailloux, d'une forme arrondie vaguement sculptée dans l'épaisseur des feuillages, compose une harmonie différente qui accroche le

regard. Il y a ensuite toute la gamme des déclinaisons individuelles, ici la perfection impeccable d'une murette ou, au contraire son émouvante imperfection, ici encore, la simple beauté architecturale d'une palombière, là un buisson taillé à la française, une minuscule allée bordée de pierres conduisant à l'affût, un fauteuil trônant en son milieu, et mille jeux qui font la part belle à l'imagination autour du thème de la domestication du monde sauvage. Les abris de chasse ressemblent parfois à d'insolites installations d'art contemporain, et, dans ce domaine, les affûts aériens détiennent incontestablement la palme. Perchées dans les branches, ces constructions, images idéales des cabanes enfantines, allient le charme de la vie dans les arbres au confort douillet d'un cocon, et semblent véritablement ouvertes sur le rêve. Confortablement aménagées pour la sieste à l'ombre bruissante des feuillages, dans l'attente incertaine des palombes, elles invitent à la flânerie de l'esprit et à la suspension des préoccupations ordinaires. Faites de bric et de broc, elles sont aussi des lieux privilégiés du surgissement poétique dans les rencontres fortuites qu'elles conduisent, à quelques mètres du sol et dans l'épaisseur des frondaisons, entre les signes les plus triviaux de la civilisation, un vieux canapé encore rutilant ou un double siège de voiture, et les beautés sauvages du monde naturel.

Chemin faisant

Cairns, entailles dans les arbres, signes à la peinture, rubans attachés aux branches... les chasseurs utilisent, pour marquer leurs sentiers, des codes identiques à ceux employés par les randonneurs. Mais alors que les itinéraires de ces derniers font la jonction d'un point à un autre, les marques des chasseurs jalonnent de façon différente le terrain. Absentes sur les grands chemins, elles débutent lorsque l'on s'enfonce plus avant dans la nature. Certaines sont discrètes et demandent un œil exercé, d'autres, criardes, restent bien visibles dans le brouillard. Les plus belles sont certainement celles qui, sur les lignes de crête, anticipent, à la montée comme à la descente, sur le regard et se dressent, pour cela, en de hiératiques cônes ou colonnes de pierre.

Dans un paysage de plus en plus rendu au sauvage par le recul des activités agricoles et pastorales, les traces des chasseurs maintiennent les signes de la présence humaine. Ils sont souvent, aujourd'hui, les seuls usagers réguliers de grandes portions d'espace, entretenant par leurs passages répétés et par leurs travaux de débroussaillage, des sentiers voués, sinon, à la disparition. Au cœur du maquis un petit réseau de sentes minuscules tranchées dans l'épaisseur compacte de la végétation, dans les bois des signes sur les arbres, sur les pentes et les plateaux caillouteux de vagues cheminements à peine inscrits sur la surface du sol guident les pas de tous ceux qui, loin des pistes et des chemins répertoriés sur les cartes, s'aventurent en ces lieux. Mais, parfois, la trace, brusquement s'arrête. On est au bord d'un ravin infranchissable, au

milieu de fourrés impénétrables, à mi hauteur d'une crête dont on comprend qu'on ne parviendra jamais au sommet par là. On est arrivés à un poste d'affût, simple numéro sur un rocher, abri de pierre, cabane dans un buisson. Ou bien l'on est devant une *champa*, ces trous d'eau aménagés pour que les sangliers puissent s'y vautrer et où les chasseurs viennent chercher des informations sur la composition des bandes :

« Autour d'une *champa* la terre est humide, on arrive à distinguer les différentes grosseurs des pattes, et on arrive à dire à peu près le poids du sanglier. C'est-à-dire, par exemple, que si les ardillons, les petits ongles derrière la patte du sanglier, sont appuyés, vraiment marquants, c'est une femelle qui va mettre bas. Puis, après, on voit aussi les pattes des petits cochons de cinq kilos, bon, donc ceux-là, on ne va pas les chasser. Et, comme ça, on arrive à décider de l'endroit où on va chasser, comment on va chasser, on sait le gibier qu'on va chasser ».

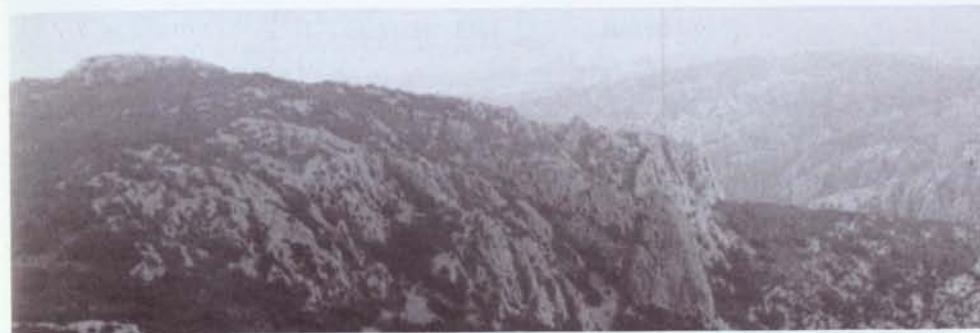
D'autres fois, la fragile piste continue et, serpentant de poste en poste, rejoint un vrai chemin. Là, à nouveau, les signes s'arrêtent, nous sommes revenus dans le domaine des terres ordinaires sillonnées par d'autres traces, voies de communications agricoles, forestières et touristiques.

Un signe pour les promeneurs

Sur l'étang de Bages, près de Narbonne, l'association des chasseurs de gibier d'eau a entrepris la réhabilitation de terrains abandonnés. Le but est double, constituer une réserve à gibier et proposer aux promeneurs une nouvelle image de la chasse en leur offrant un parcours d'observation des oiseaux :

« Là, autour de la roselière, avant qu'on ne commence les travaux, les mares étaient sèches, c'était tout craquelé et on aurait pu voir une souris courir à un kilomètre. Il n'y avait rien, plus un roseau, plus une herbe, on aurait pu faire un aérodrome. Avec quelques aménagements on a réussi à faire reprendre la végétation, à recréer l'écosystème et, maintenant les oiseaux se plaisent ici. Moi, je n'ai aucun savoir si ce n'est que l'expérience du terrain et surtout d'être à l'écoute des chasseurs et particulièrement des anciens qui m'aident énormément : « Tu vois là, il y a 30 ans, il y avait une roselière de trois mètres parce que si tu cherches bien tu retrouveras un ancien siphon qui amenait l'eau douce à ce niveau là ». J'ai aussi retrouvé des personnes qui habitaient là, un Italien qui est venu dans les années 30. Il m'a dit : « Là, c'est pas la peine que tu fasses des travaux car on a tout bouché avec du béton. Par contre, cherche bien, plus loin tu as une martelière ». Ces gens là me donnent des renseignements précieux. Et donc, là, nous avons fait une réserve, l'entrée est interdite, personne n'a rien à y faire. Tout le monde a le droit de pénétrer sur les terrains que nous louons au Domaine Public Maritime, mais, ici, nous demandons que l'interdiction soit respectée. Imaginons que quelqu'un dise, « tiens je vais promener mon caniche ». Il fera lever tous les canards et ils iront se faire tirer plus loin par les chasseurs.

Par contre, nous avons fait un sentier de randonnée, mais il fait le tour, il reste sur le chemin, et on a le projet de faire l'année prochaine un petit observatoire pour que les gens puissent s'arrêter et regarder les oiseaux ».





Polysémie du braconnage

Aux yeux de la loi, la chose est simple, toute infraction aux règlements en vigueur est considérée comme un acte de braconnage. Les gardes de l'Office National de la Chasse sont là pour sanctionner tous les délits, grands ou petits. Le rôle des gardes chasses particuliers se double, lui, d'un volet d'information :

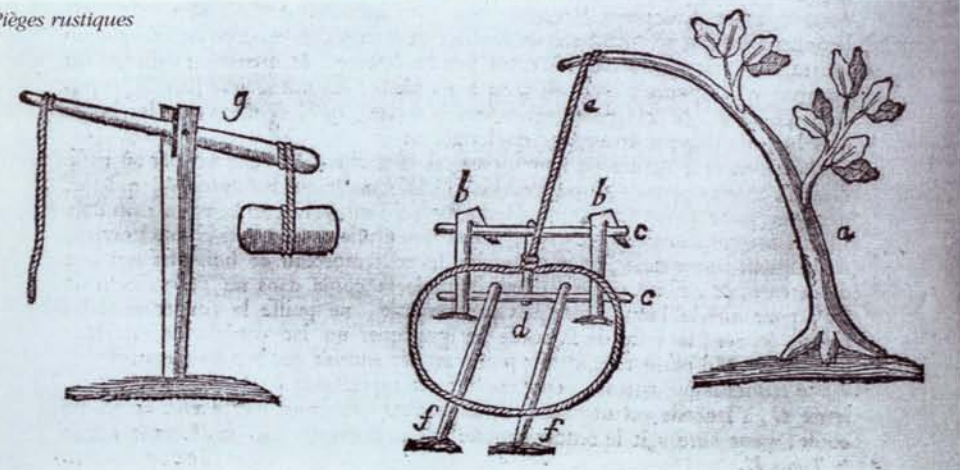
« Les gardes particuliers, on est d'abord là pour le côté éducatif, avant le répressif. On a de grosses plaques qu'on fait briller et on nous voit de très loin. On se met un uniforme, c'est pour qu'on nous voit, qu'on sache qu'on est là. On n'est pas là pour surprendre. Bon, quand il y en a un qui nous embête un peu trop, on se cache, et on l'attrape, d'accord ! Mais notre premier rôle est éducatif, on est là pour dire aux gens de faire attention. Et aussi pour les renseigner ! Parce que c'est très compliqué la réglementation de la chasse. Moi, j'ai toujours le nez dedans, et il y a des fois, je me gratte la tête ! Parce que c'est très compliqué. Alors les chasseurs, ils ont souvent un temps de retard. Donc, en premier, on est là pour répondre à leurs questions. Après, s'ils ne veulent pas comprendre, on est là pour sévir aussi ».

Face à un flagrant délit, le garde chasse particulier se montre aussi strict que son collègue de l'Office et affirme la prééminence de la règle :

« Je ne suis pas là pour juger les gens. Moi, je fais les procès-verbaux, après ils se débrouillent. On ne peut pas être juge et partie. C'est le président qui juge. On est les yeux du procureur de la République. On voit, on écrit : " J'ai vu ça, ça, et ça ", et c'est lui qui juge ».

Mais, dès que l'on quitte le champ de la loi pour celui de la morale et de l'éthique, la définition du braconnage devient plus complexe, établissant une

Pièges rustiques



distinction entre la lettre et l'esprit. L'interprétation personnelle sert alors de référence, et le chasseur fautif peut se réfugier derrière une bonne foi qui, à ses yeux, le dédouane, non pas du manquement à la loi et de l'amende, mais de toute mauvaise intention. Ainsi, par exemple, ce chasseur de canards pris en train d'utiliser un appeau interdit :

« Le garde m'a demandé :

- Vous avez quelque chose à ajouter ?

- Oui, je lui ai dit, je ne trouve pas normal que ces boîtes à musique soient interdites et qu'elles soient en vente libre dans les armureries. Parce que c'est vrai que c'est interdit, mais presque tout le monde chasse avec ces appareils. Et je lui ai dit, aussi, que je n'avais pas tué d'espèce protégée, que ce n'est pas ça qui risquait de faire disparaître le gibier. Moi quand la chasse au lièvre est fermée, je vois un lièvre, je ne le tire pas, ça je le respecte. Et, même, cette année, j'ai arrêté de chasser les lapins parce déjà qu'il y a la maladie, si, en plus, vous tuez un lapin qui n'est pas malade, l'année prochaine il ne restera plus rien ».

Pour un ensemble d'infractions ainsi jugées « mineures », chacun peut donc s'arranger avec sa conscience, édicter ses propres règles de conduite, contrevenir à la loi sans pour autant penser se livrer à une véritable activité de braconnage. Mais qu'est-ce alors que *braconner* ? Qui sont les gens que le discours commun désigne unanimement, avec des variations selon les époques et les contextes écologiques et sociaux, sous le nom de *braconniers* ?

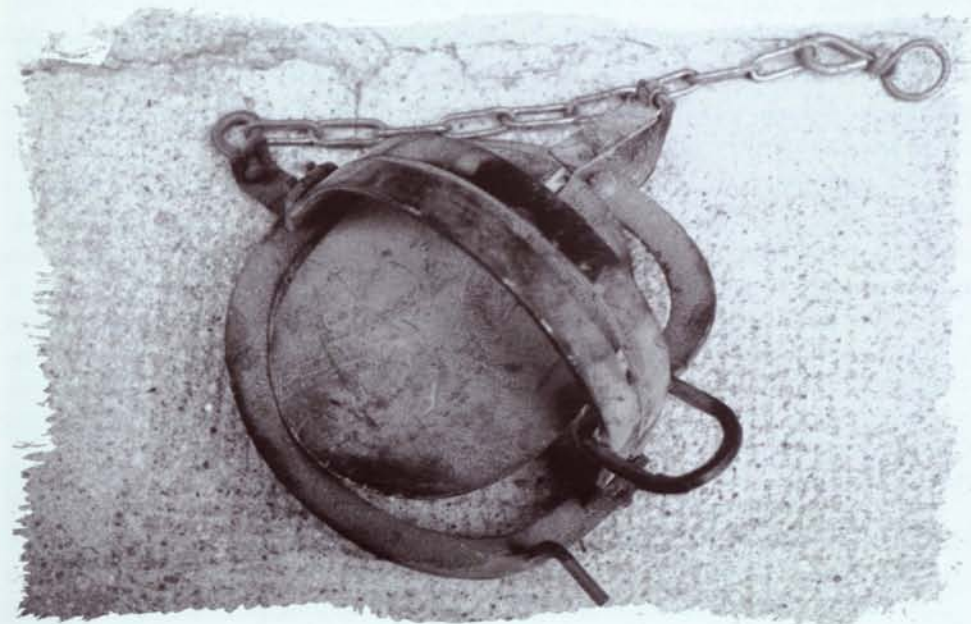


En fait, sous cette appellation, deux grandes figures émergent, l'une exclusivement connotée comme négative, l'autre, plus subtile et nuancée. La première est celle du braconnier qui fait un commerce fructueux de son activité :

« En forêt de Rambouillet, ils tuent des cerfs, ils les décapitent, ils laissent la viande par terre. Parce que une belle tête de cerf, ça vaut cher ! Ça c'est du braconnage. Ou le gars qui va tuer trois ou quatre chevreuils à l'affût pour approvisionner un restaurateur, quand ce n'est pas le restaurateur lui-même qui le fait comme on en a déjà pris ! Voilà ça c'est du braconnage ! ».

La seconde est celle du chasseur-cueilleur, prédateur impénitent, érigé par lui-même au dessus des lois et agissant autant par nécessité économique que par plaisir de la chasse :

« C'est plutôt qu'ils peuvent pas s'empêcher quand ils voient quelque chose de le ramasser. C'est un esprit ! Parce que tout est à portée de main ! Alors les règles, tout ça... c'est un peu difficile. Donc ça déborde un peu. Sur le littoral, il y a des gens qui habitent là, sur le DPM, et qui ne peuvent pas imaginer la vie sans la pêche et sans la chasse. Ils ne font que ça, ils ne vendent pas le gibier ni rien mais ils préfèrent être libres, être tous les jours dehors plutôt que d'avoir une place à quarante heures par semaine. Alors ils grattent un peu, ils ont trois figuiers, ils pêchent, ils braconnent... Bon, maintenant, ils le font un peu moins parce qu'ils ont un peu peur... Et puis c'est du braconnage plaisir.



Complètement idiot des fois. Moi, il y en a un, il m'a tiré un coup de fusil, la nuit, la veille de l'ouverture ! Comme s'il ne pouvait pas attendre ! A aller braconner il pouvait y aller quinze jours avant, ou un mois avant ! Non, il a fallu qu'il le fasse la veille de l'ouverture. Je ne l'ai pas attrapé ! Dans le marais, comme ça, je ne l'ai pas eu ! Ce sont des gens qui connaissent le marais comme leur poche ».

La notion de savoir faire, de connaissance approfondie du monde naturel est très importante. C'est, essentiellement, autour de cette maîtrise que se forge la part positive de l'image du braconnier. Mais l'exacerbation même de ces qualités, jointe au statut de hors la loi, fait toujours du braconnier un personnage à part qui suscite autant l'inquiétude que l'admiration, la réprobation que l'envie. Il est le double noir du chasseur émérite, un être ambigu, porteur des mêmes attributs de sauvagerie que les animaux qu'il traque. Insoumis à la règle sociale, ne se confond-il pas, d'ailleurs, lui-même, avec un gibier, lorsque, à son tour, il fuit devant les gardes qui le pourchassent ou se terre au fond d'une cachette ?

Un autre trait distinctif oppose encore le braconnier au chasseur, c'est l'idée qu'une pulsion irrésistible l'habite et son comportement, guidé par la seule passion, devient le symbole négatif de la supériorité de la nature sur la culture :

« C'est un gars qui, chaque année, prend entre cinq et dix mille francs de procès de chasse. Il a dans les 65 ans, mais c'est viscéral, il a ça dans le sang, ça fait cinquante ans qu'il braconne. De temps en temps, il se calme, puis il y revient. C'est plus fort que lui, on pourrait l'étrangler, ça ne l'arrêterait pas ».

Figure marginale du monde de la chasse, le braconnier est aussi un personnage traditionnel récurrent. Incarnant la sauvagerie, il apparaît comme l'image inverse du chasseur civilisé, et sert au groupe de repère vivant pour dire et marquer les bonnes limites de l'activité de chasse. Face à une autorité et à des règles jugées abusives, il peut aussi servir d'emblème à la rébellion ou, du moins, à la résistance. Bénéficiant de l'assentiment tacite de sa communauté, il devient alors un héros du jeu éternel des gendarmes et des voleurs et les histoires que l'on raconte à son propos suscitent le rire :

« Il y en avait qui étaient classés comme braconniers, c'était leur travail quoi ! Il y en avait un qui avait un furet, et il le tenait toujours dans sa chemise, là ! Il devait sentir bon ! Et il se promenait toujours avec ce furet, il ne le quittait jamais ! Et il ne vivait que de ça. Il vivait des lapins qu'il vendait, de ce qu'il attrapait. Mais, pour lui, c'était un métier comme la pêche, ça faisait partie de l'économie, la pêche, les vignes, la chasse. Et puis, alors, de temps en temps, il allait se rendre. Il allait voir les gendarmes et il leur disait. « C'était moi qui y étais ». Et il y restait une paire de mois, on le gardait comme ça là bas. Et il était nourri pour



rien ! Puis il ressortait et il recommençait. Mais c'était une époque où il y avait des problèmes de survie ».

L'image du braconnier est donc fluctuante et dépasse la personnalité des individus qui la portent. Elle varie selon les contextes, mais s'organise toujours autour des tensions qui parcourent et partagent le monde de la chasse.

Chacalet au tribunal

Voici, racontée par un de ses anciens amis, photographe à Narbonne, une des aventures juridiques de Chacalet, grand chasseur, réputé autant pour ses compétences cynégétiques que pour sa verve et ses façons de s'arranger avec la loi. Chacalet aujourd'hui n'est plus de ce monde, et, en ce qui concerne ses exploits, il y a prescription. Mais, dans le petit cercle des chasseurs du coin, son souvenir éveille toujours le rire et, peut-être même, l'admiration. Qui était Chacalet ? Un chasseur émérite ou un vil braconnier ?

« Il ne fallait surtout pas parler de braconniers, cette sorte d'individus n'existait pas dans la région. Le mot braconnier était inconnu, même s'il figurait dans le dictionnaire, et ceux qui l'étaient s'en défendaient tellement bien qu'il ne serait jamais venu à l'idée de quelqu'un de les traiter de ce qualificatif. J'ai connu Chacalet, un homme de petite taille, sec comme un cep de vigne et qui vivait de petits travaux journaliers. Son nom, je l'ai toujours ignoré, mais tout le monde savait qu'il était le plus grand chasseur de la région. Travaillant pour un journal local, je devais aller photographier un tableau de chasse dans un village des environs. Quand j'arrivai je trouvai le tableau déjà installé sur des piquets de fer disposés en faisceaux et reliés par deux morceaux de fil de fer. Sur deux rangées s'alignaient une vingtaine de canards et les quatre chasseurs armés de leur fusil se disposèrent de chaque côté afin que j'immortalise sur la pellicule leur exploit. Une quinzaine de jours plus tard, je vis arriver un gars portant un uniforme, c'était un garde-chasse qui venait de Port-Vendres :

« Il faut que vous me signiez une déposition indiquant le jour où vous avez effectué cette prise de vue.

Je signai et lui demandai ce qu'il se passait.

– Sur la photo il y a quatre femelles de colvert, et cette chasse est fermée depuis quinze jours.

Quelques mois plus tard, je rencontrai Chacalet en ville, je me plaignis qu'il ait été la cause d'une visite de gendarmes chez moi. Il partit d'un grand éclat de rire :

– Je le savais qu'il y avait des femelles de colvert. Mais je l'ai bien eu Monsieur le Président lorsque je suis passé devant le tribunal : « Bien sûr, Monsieur le Président que ce sont des femelles de colvert, mais attendez que je vous explique ! Moi, jamais je ne suis allé contre la loi ! Je travaille avec des appelants, surtout à l'espère du soir. Ce jour-là, je les avais attachés par la patte avec une longue ficelle, et, comme il ne faisait ni jour ni nuit, j'ai tiré deux coups de fusil et, par maladresse, j'ai tué mes appelants ». Alors là, pour l'amadouer, j'ai versé une petite larme et je lui ai raconté qu'un appelant on doit l'appivoiser pendant plusieurs années pour qu'il soit efficace, et que, maintenant, le temps d'en former d'autres, je ne pourrais plus chasser de deux ou trois ans. La sentence est tombée : relaxé au bénéfice du doute. Tu comprends qu'on ne la lui fait pas à Chacalet ! ». (Manuscrit Claude Fagedet)

Un cas de légitime défense

« Quand les perdreaux lui mangeaient les raisins, mon père piquait une crise pas possible ! Alors il les piégeait. C'était interdit, mais il le faisait. D'habitude il ne braconnait pas, mais là, ça l'énervait que les perdreaux lui mangent les raisins. Alors, il coupait un hameçon avec le sécateur, il y accrochait un grain de raisin, et le suspendait à une branche. Le perdreau, c'est gourmand, il piquait le grain de raisin, il voulait l'avaler, et il ne pouvait pas ! Alors il tirait sur le lacet et hop, la branche se décrochait, et le perdreau était suspendu. Avec mon père, on y allait entre midi et deux, pendant que tout le monde faisait la sieste, et hop, les perdreaux dans la chemise ! Et on réparait. Alors, mon père, je me rappelle, il disait : « Ab ! le vaurien, ab le vaurien, voliàs manjar lo muscat ! e ben t'anam manjar, tu voulais manger le muscat, et bien nous allons te manger ». Il ne le faisait pas pour détruire le perdreau, mais les perdreaux lui mangeaient le raisin... Moi, j'aime beaucoup la chasse, et aujourd'hui, je ne le ferai pas. Mais, à cette époque là, je me régalaient d'aller à la vigne chercher les perdreaux ».

Écritures

Maîtres dans l'art de lire les *traces*, les signes divers que laissent sur le sol les animaux sauvages, les chasseurs sont aussi, pour les uns par simple nécessité administrative, pour les autres par goût et stratégie cynégétique, de patients scribes attentifs à noter mille et un détails de leur activité.

PRÉFECTURE DE L'AUDE
FÉDÉRATION DÉPARTEMENTALE
DES CHASSEURS DE L'AUDE
BP 54 - 11021 CARCASSONNE CEDEX
04 68 78 54 34 - 04 68 78 54 35
FED.CHAS11@wanadoo.fr - www.fdca.asso.fr

Saison
de chasse
2003 - 2004

REGISTRE
de BATTUES
CHASSE
au SANGLIER

Nom de l'équipe : Diane de Duban
Alias : DRB Massif : MH



Papiers administratifs

Il y a d'abord, des compte-rendus de battues aux nuisibles rédigés par les louvetiers aux tableaux de prélèvement annuel que sont tenus de faire les ACCA, en passant par les fiches de présence remplies au début de chaque battue au gros gibier, les documents officiels destinés essentiellement aux services de la Préfecture et de la Fédération Départementale des Chasseurs. Il s'agit là de formulaires qui, même s'ils ne laissent pas une grande part à l'interprétation personnelle, ont un important mérite symbolique situé bien au delà de leur fonction officielle. Écrits par un individu qui endosse là le rôle de représentant et d'interprète du groupe, les mots et les chiffres inscrits sur la feuille collective ont le pouvoir de transcrire dans un autre monde la réalité quotidienne des chasseurs. Ces bordereaux qui portent leurs noms et celui du gibier qu'ils ont abattu sont comme une *trace* destinée à être lue par d'autres, à l'extérieur du cercle des participants à la chasse. Mémentos plus que mémoires, ils ont la stricte sècheresse des actes administratifs, mais ils introduisent au cœur de la chasse une nouvelle pratique, celle de l'écriture et de son archivage. Le papier recouvert de signes calligraphiés, devient, dans une culture traditionnellement orale, un support mnésique reconnu. Son rôle n'est pourtant pas de garder la mémoire de la geste collective ou individuelle, il y a pour cela le répertoire, chaque année en partie renouvelée, des histoires de chasse, que le groupe se raconte et raconte aux autres, dans des récits qui à force d'être répétés et embellis atteignent une dimension épique. Ce qui, ici, est important, c'est qu'à une époque où le bien fondé de l'usage de la chasse est souvent remis en question, l'écriture vient lui conférer un statut d'activité officiellement reconnue. En se pliant à la demande des autorités, les chasseurs manipulent des instruments – le carnet et le stylo – emblématiques du monde administratif, notamment de celui des gardes chasses, et donc, pour cela, souvent synonymes de procès verbaux. Ces papiers, où ils notent et répertorient eux-mêmes leurs actes de chasse, sont la preuve incontestable du caractère légitime de la chasse, pratique accompagnée et encadrée par une série d'obscurs et compliqués documents administratifs.

Le tableau et la craie

Au village, dans la *maison des chasseurs*, ou dans une salle du Foyer municipal qui leur est réservée, les chasseurs réitèrent souvent, mais ici de façon plus directement collective, l'acte de mettre en signes les résultats du groupe. A tour de rôle ou au gré des circonstances, chacun vient tracer, à la craie, quelques mots sur le grand tableau, noir ou vert, qui, comme dans une ancienne salle de classe, occupe une place de choix au milieu d'un mur. Date, nom du chasseur, type de gibier – lapin, lièvre, perdreau, sanglier... – nombre de pièces tuées, il donne à voir un *tableau* exhaustif des prises de la saison de chasse en cours. Lui aussi, outre le simple plaisir d'écrire, de lire et de reli-

re ses propres exploits, nimbe d'une aura de sérieux et de responsabilité le comportement de chasseurs soucieux de pouvoir évaluer les prélèvements qu'ils effectuent sur leur territoire.

Poids des souvenirs d'enfance, lorsque sur le tableau noir de l'école, s'affichait la leçon du jour, lorsque, devant la classe toute entière, il fallait aller y écrire en s'appliquant..., odeur et sensation du bâton de craie qui crisse et dessèche les mains, poussière qui se répand..., le tableau des chasseurs semble s'inscrire dans la suite *naturelle* du temps qui court. En s'appliquant à y tracer leurs noms, les chasseurs se remettent dans la position des anciens élèves qu'ils furent. Et ce que l'on peut lire sur le tableau a toujours la même valeur de chose juste, sérieuse et importante.

Le cahier de chasse

Troisième degré de l'écrit cynégétique, le cahier de chasse s'apparente un peu à un journal intime. Il relève de la sphère du privé et rend compte d'une réalité où prime toujours, même dans les descriptions du monde extérieur, la personnalité de l'individu. Connaissance d'un territoire particulier, observations naturalistes sur des espèces privilégiées, notes sur le comportement des chiens, sur l'influence des conditions météorologiques, anecdotes, rencontres..., chaque cahier raconte des histoires différentes, contient la somme des traits distinctifs de chacun.

Ses fonctions aussi peuvent être multiples. Il apparaît tantôt comme un simple carnet de souvenirs à feuilleter pour le plaisir ou à la recherche de quelque renseignement, une sorte d'agenda du passé, un gardeur de traces. D'autres fois il est très explicitement conçu et perçu comme un instrument de progression dans la discipline : rempli d'observations directes, ouvert sur l'analyse, destiné à être régulièrement consulté, il est le réceptacle d'un savoir qui, inédit et individualisé, doit permettre au chasseur mémorialiste de se distinguer, de devenir, grâce à une connaissance approfondie de sa pratique, un maître dans son art.

Souvent présente, la dimension esthétique est, une fois encore, variable selon les individus. Dessins, calligraphies, photos, plumes et plantes disposées comme dans un herbier, le cahier de chasse rassemble des éléments iconographiques qui traduisent les rapports personnels que chaque chasseur entretient avec la nature et sa perception du beau.

Aujourd'hui l'ordinateur remplace parfois le cahier traditionnel, les chasseurs, comme tout le monde, se sont mis à l'informatique. Si, au niveau individuel, ce passage ne signifie en rien l'abandon du caractère intime et privé de l'écriture, au niveau collectif il paraît s'attacher à préparer l'avenir de la chasse en allant dans le sens de l'histoire et en marquant son inscription dans la modernité.

08	HERNANDEZ	20	F	"	VIE	53	F	26-10	Vie.	70
108	FRESQUET	53	F	"	FRANCES	96	F	26-10	Guigue	8
	FRESQUET	42	F	1/08	Pech	40	F	26-10	Penalva	2
	PECH	39	F	"	Escudé	31	F	31-10	Fresquet	29
	MONTOLIO	58	F	"	NAUDEIX	20	F	"	CYRIL	29
	PENALVA	15	M	05/09	BALES DA	39	F	"	CYRIL	10
	BIDI	60	M	"	BALES DA	45	F	"	Bales Da	25
108	TOURNAIRE	52	F	"	NAUDEIX	47	F	"	Pujols	25
	"	19	F	"	Pujols	40	M	"	Bales Fe	27
	"	20	M	07/09	COMBRES	63	F	"	Pujols	23
	CHET	53	M	12/09	COMBRES	39	F	"	Pujols	60
	NAUDEIX	41	F	15/09	GUIGUE	21	M	02/11	MIQUEL	10
7/08	BALES ROB	40	F	"	VIE	21	M	"	CYRIL	20
	ESCUDE - A	35	F	21/09	CAYMONS	50	M	"	GERMAIN	71
	MIQUEL	32	F	28/09	JOJO-GIM	44	M	"	PENALVA	44
	GIMENEZ J.M	37	F	5/10	Chiens	17	M	05/11	CHET	63
108	Montolio	35	F	12/10	GIMENEZ J.M	98	M	"	PECH	37
	Fresquet	36	F	13/10	"	56	M	11/11	GIM-JO	63
	"	50	F	14/10	FRESQUET	20	F	"		

sanglier IIIII	1938-1939	①	Sanglier nbre: 493
lièvre II			2 2
Lapin II			7 2
renard			
tendron I			
faisan III			2 2
falombe I			3 2
quie III			33
caelle			2 2
alouette I			1 2
	Chien	Nico / Mido	5 2
lièvre 3			10
lapin			
			53

8
Saison

99.

2000

3 Octobre

Parce :

1 colombe.
Bouxade

Ouverture aigre.

2 lièvre 1 larve Mico.
1 redouban (Bonne pastal
- tion des chiens
Micomex
espente.)
1 chateau.

Samedi 31 Octobre

2 grive
au tchotte.
MERCREDI 3 Novembre

1 alouette
2 grive.
jeudi 4 Novembre
1 lapin.

jeudi 1^{er} Novembre

3 faisans en l'air

Samedi Novembre

1^{er} Becane
a crebotine de
la repudre



re mise
du apret

Samedi Novembre

1 Becane au champs
de repudre ronce.

Samedi janvier

1 sanglier 70kg
au debes.

Samedi 10 Février

1 Becane au
debes au rannat
sous le parking de la
gluade.

Samedi 17 Février

1 renard escala.

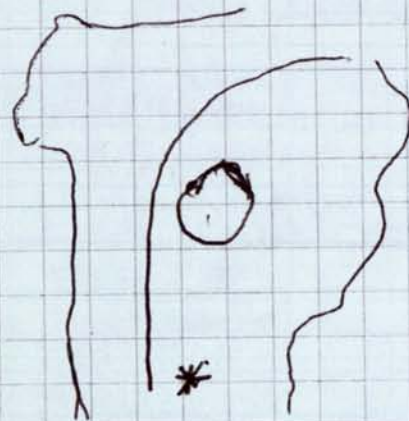
Ouverture du 23 aout

Sanglier : 2 tirés

1 abbatur

lieu : debes.

poste : le tourmant,



male

roid : ~ 70kg.

tir : 1 Bal dans la tête

RÉSULTAT DE LA BATTUE

Noter avec précision le poids de chaque animal tué.
 Pour les femelles gestantes, compter et mesurer les embryons.
 Suitée : nombre de tétines lactantes.

N°	Poids des Mâles	N°	Poids des Femelles	Gestante Oui - Non	Suitée oui - non	Nbre de tétines actives (≥ 1 cm)
1		1	65 kg			
2		2	25 kg			
3		3				
4		4				
5		5				
6		6				
7		7				
8		8				
9		9				
10		10				

AUTRES OBSERVATIONS (gibier vu)

* Mentionner le nombre d'animaux vus par espèce au cours de la journée de battue

Chevreuil	Cerf	Isard	Mouflon	Renard
				Vu - 2

DATE :
18 Octobre 2003

Lieu de Battue :
RABASSA
ROUSSEL

Commune correspondantes
DURBAN

Responsable Chef de Battue : M. Ribot Régis - CATARI J'Marie

N°	NOM et Prénom	N°	NOM et Prénom
1	CAHURAC Raoul	29	
2	TIPLE Francis	30	
3	ESPOSITO ANDRE	31	
4	ROUAIROUX "	32	
5	PICHON Alain	33	
6	DUFAU Alain	34	
7	JASSE JOËL	35	
8	APARICI JEAN	36	
9	CATARI J'Marie	37	
10	RIBOT REGIS	38	
11	FAURE PATRICK	39	
12	RODRIGUEZ ALBERT	40	
13	PLA PHILIPPE	41	
14	FABRE ANDRE	42	
15		43	
16		44	
17		45	
18		46	
19		47	
20		48	
21		49	
22		50	
23		51	
24		52	
25		53	
26		54	
27		55	
28		56	

**A C C A DE PEYRIAC DE MER
PRELEVEMENT DE CHASSE 2002/2003**

	Sept	Oct	Nov	Dec	Janv
LAPIN					
PERDRIX					
FAISAN					
LIEVRE					
GRIVES					
CANARD					
BECASSE					
PIGEON RAMIER					
RAGONDIN					
RENARD					
SANGLIER					
PIE					
CORNEILLE					

**N.B. A rendre à la fin de la saison de chasse au bureau de l'ACCA
(Gîte du Chasseur).**

Tous les lundis d'avril une permanence sera tenue de 18H30 à 19H30.

Remise sur la carte saison 2003/2004 : 32 euros

(8 euros carnÉt FDCA – 24 euros feuille prélèvement ACCA)

10 euros (poste migrateur)

Fiche individuelle de prélèvement

SAISONS DE CHASSES MIRANDE MATHIEU :

SAISON 2003-2004				
PETIT-GIBIER :	NOMBRES	LIEU	DATE	
Lièvres	- 2	- (Plaine, moulin de Kantarane.)		- 11/10/03
Lapins	- 1	- Tchotte		- 05/10/03
	- 1	- Plaine		- 09/10/02
	- 1	- traver de seco (mickey)		- 24/10/03
Perdreux	- 1	- Conilhac		- 01/11/03
	- 4	- Plaine		- 05/10/03
Faisans	- 1	- Andrieu		- 05/10/03
	- 1	- Kantarane		- 11/10/03
Bécasses				
GIBIER DE PASSAGE :	NOMBRES			DATE
Tourdres	- 1	- Plaine		- 13/10/03
	- 6	- poste de seco		- 24/10/03
Grives Mauvis				
Tchaques	- 1	- poste de seco		
Palombes	- 4	- Chez jacques		- 31/08/03
	- 1	- Cadenat		- 14/09/03
				- 02/10/03
	- 1	- Poste de seco		- 10/10/03

GRAND-GIBIER	NOMBRES		DATE
Sangliers	- 1	- bruyere de st martin	-12/09/2004
	- 1	- porcatière	-26/09/2004
	- 1	- la petite matte	-06/10/2004
	- 1	- Peris	-03/12/2004
Chevreaux			
Cerfs			

CHASSE DU GRAND GIBIER À ANNEE 2003-2004 :

Type de gibier	Poids	Males	Nombres de tirs, Distance	Lieu dit :
		Femelles		
SANGLIER	42 KG	MALES	2, 30 M	BRUYERE
SANGLIER	ENVIRON 100 KG	MANQUER	3, 100 M	BRUYERE
SANGLIER	40 KG	FEMELLE	1, 40 M	PORCATIERE
SANGLIER	48 KG	FEMELLE	1,50 M	LA PETITE MATTE
SANGLIER	50 KG	FEMELLE	1,10 M	PERIS
SANGLIER				
SANGLIER				
SANGLIER				

(P. C.)

MINISTÈRE
DE
L'INTÉRIEUR.

PERMIS DE CHASSE
valable pour un an.

DÉPARTEMENT
de l'Aube

Registre 3
N° 1696

SIGNALEMENT.

Agé de *49* Ans
taille d'un mètre
centimètres


cheveux *châtains*
front *ordinaire*
sourcils *châtains*
yeux *gris*
nez *mojeun*
bouche *mojeun*
barbe *châtain*
menton *roux*
visage *ovale*
teint *rosé*

UNDES PASTILLEZ :

M

Signature du Porteur :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE



Permis de Chasse
valable pour un an

Au Nom du Peuple Français.

Nous, Préfet du département de *Neuchâtonne*
Autorisons *M. Ferrand Frédéric* *propriétaire*
natif de *S^t André*
demeurant à *S^t André*
à chasser dans les temps et lieux où il en a le droit, conformément à
la Loi du 3 mai 1844.

Le Porteur devra justifier du présent Permis de Chasse à toute
réquisition des Autorités et Agents désignés par la Loi.

Fait à *Neuchâtonne* le *Cinq Novembre* mil huit cent
quatre-vingt *un*

Le Sous-Préfet,
[Signature]

Prix du Permis de chasse : Vingt-sept francs, dont dix-huit francs, Minimum exigés, pour l'État et dix francs pour la Commune.

Annexe L'Administration de la chasse



*Médaille de lieutenant
de Louveterie*

L'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage, établissement public, dépend du Ministère de l'Environnement. Il est chargé des études cynégétiques, de l'organisation du permis de chasser, de la police de la chasse.

La Fédération Départementale des Chasseurs est chargée de plusieurs missions : gestion des associations communales de chasse, indemnisation des dégâts provoqués par le grand gibier, formation à l'examen du permis de chasser, participation au schéma départemental de gestion cynégétique en liaison avec tous les utilisateurs de la nature...

Les Associations de Chasse Communales Agréées (ACCA) fixent les modalités de la chasse sur le territoire de la commune et elles gèrent tous les problèmes cynégétiques : contrôle des populations, introduction de gibier, travaux d'aménagement, fermeture anticipée de la chasse si nécessaire...

La Louveterie. Le préfet nomme, pour chaque canton, et pour une durée de six ans, un lieutenant de louveterie qui est son représentant direct. C'est lui qui est chargé, pour sa zone, de la destruction des nuisibles et de l'organisation de battues administratives.

Les Gardes. Ils sont de trois sortes : agents techniques de l'Office national de la chasse, agents des fédérations départementales ou bien gardes particuliers. Ils assurent la police de la chasse et sont habilités à dresser des procès-verbaux pour les infractions qu'ils constatent.

**PROCÈS VERBAL
DE BATTUE (1)**
(Modèle)

Procès-verbal de la battue de destruction de nuisibles
du _____

Num du Lieutenant de Louveterie _____
Adresse _____
N° de la Circonscription _____
Battue effectuée le _____
Sur la demande de M. _____
Sur la ou les communes de _____
Battue administrative ordonnée par arrêté du _____
Nuisibles détruits _____
Nombre des participants _____
Observations _____

N° des permis	Noms et Prénoms	Adresses

le _____

(1) À adresser au Directeur départemental de l'Agriculture et de la Pêche par l'intermédiaire du Préfet.



Lieutenant de Louveterie. Tenue 1814

Crédits photographiques

Jean Belondrade : couverture.

Luc Bazin : p. 35.

Claude Fagedet : p. 74.

Jean-Pierre Piniès : pp. 6, 12, 15, 24, 27, 29 (pilotis), 36, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 67, 76, 78, 81, 82, 84, 85, 90, 93, 103.

Marie-Rose Taussac : p. 59.

Collections particulières : pp. 8, 11, 18, 22, 25, 34, 37, 61, 75.

Dessins originaux de Fanchon Richart : pp. 10 (goéland), 58, 71.

Le suivi éditorial a été assuré par Anna Iuso.

La mise en page est de Prisma Service.

Imprimé en CEE
Dépot legal Avril 2005
ISBN 2-906156-29-9

Fruit d'une démarche ethnologique, ce livre voudrait, au-delà de la querelle entre défenseurs et détracteurs de la chasse, donner à voir et à penser, de façon nouvelle, un sujet qui fait souvent l'objet de discussions stéréotypées. Il invite donc le lecteur à se débarrasser des idées reçues pour se laisser guider à la découverte d'un univers méconnu.

Elaboré à partir d'enquêtes orales, il rend compte de la diversité des chasses menées dans la zone du Parc naturel de la Narbonnaise : au gibier d'eau, au sanglier, aux palombes, au lapin, à la bécasse... Mais plutôt que de dresser un catalogue exhaustif, il privilégie une vision synthétique qui permet de faire émerger la part d'universel contenue dans chaque particularisme. Mais la chasse n'est pas un fait isolé, elle s'insère dans un large ensemble de façons autochtones, telles les activités de cueillette, de pêche, de jardinage, d'élevage, et les rapports entre mondes sauvage et cultivé.

Couverture : Fresque sur la place de Roquefort des Corbières
Cliché Jean-Pierre Piniès

ISBN 2-906156-29-9



9 782906 156296

€ 14,00

